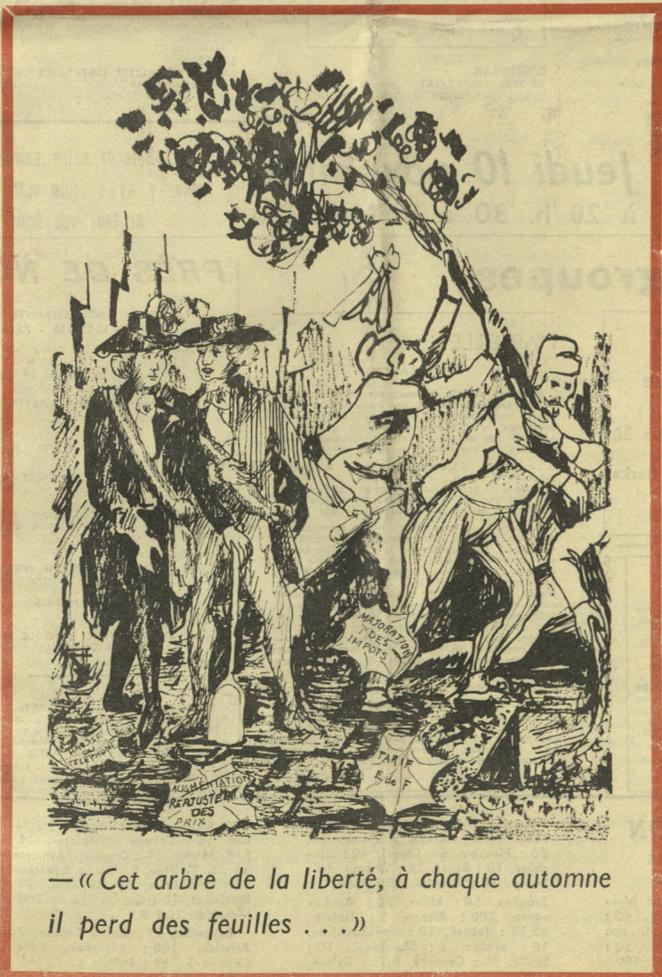


L'Année Sociale :

HAUSSES et LICENCIEMENTS



— « Cet arbre de la liberté, à chaque automne il perd des feuilles . . . »

Dans ce numéro :

L'Affaire Ben Barka

par

Daniel GUÉRIN

- La Chine
- Le voyage du Général
- Le syndicalisme révolutionnaire
- L'UNEF

FP 21520

VIE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

PARIS

GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE
S'adresser : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE D'ETUDES ET D'ACTION ANARCHISTE
Ecrire : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL
Prochaine réunion au local, 110, passage Ramey, Paris (18^e), samedi 8 octobre, de 17 h. à 20 heures précises.
Ordre du jour très important. Tous les adhérents du groupe doivent être présents. Le quart d'heure du militant sera assuré par Aristé.

GROUPE DE LIAISONS INTERNATIONALES.
Réunion hebdomadaire les 1^{er}, 3^e et 5^e samedis du mois.
Pour tous renseignements, s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE DES JEUNES REVOLUTIONNAIRES ANARCHISTES
Pour tous renseignements, écrire à Eric KOSCAS (J.R.A.), 2, rue de la Bièvre Bourg-la-Reine (Seine).

GROUPE LIBERTAIRE DURUTTI
Réunion chaque jeudi. Pour tous renseignements, écrire ou prendre contact avec Claude MICHEL, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE D'ACTION SPONTANEE

GROUPE LIBERTAIRE JULES-VALLES
Réunion chaque semaine dans le 13^e arrondissement et vente du journal tous les dimanches, rue Mouffetard.
Pour tous renseignements, écrire à Dominique JOUBERT, Poste Restante 101, Paris (13^e).

GROUPE DE LA TRIBUNE D'ACTION CULTURELLE
Réunion tous les jeudis, à 18 heures, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE CHILOSA
Ecrire : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE EUGENE VARLIN
Formation d'un groupe anarchiste au Quartier Latin. Réunion chaque semaine. Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE ALBERT-CAMUS
Formation d'un groupe anarchiste dans le 14^e arrondissement.
Pour tous renseignements, écrire à Ramon FINSTER, Poste Restante 23 bis, Paris (13^e).

REGION PARISIENNE

ASNIERES GROUPE ANARCHISTE
Salle du Centre administratif, place de la Moine (deuxième et quatrième mercredis).

AULNAY GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

BANLIEUE SUD DE PARIS GROUPE LIBERTAIRE KROPOTKINE
Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

BOULOGNE GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, qui transmettra.

CORBEIL
Formation du Groupe Anarchiste EMILE HENRY, à CORBEIL et aux environs. Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

MONTEUIL-SOUS-BOIS GROUPE CERCLE D'ETUDES ET D'ACTION LIBERTAIRE
Prochaine réunion mercredi 5 octobre, à 21 heures, Salle du Balto, 182, rue de Paris, Montreuil, Métro : Robespierre.

NANTERRE GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire au Groupe anarchiste de Nanterre, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

VERSAILLES GROUPE FRANCISCO FERRER
Pour tous renseignements, écrire à C. Foyolle, 24, rue des Condamines, Versailles (S.-et-O).

YERRES
Formation d'un groupe anarchiste. Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

PROVINCE

ANGERS-TRELAZE GROUPE ANARCHISTE
Réunion deuxième mercredi du mois au lieu habituel, Bibliothèque et Librairie.

AVIGNON GROUPE ANARCHISTE
Ecrire à Jacky BLANCHERE, route de Grillon, Valreas (Vaucluse).

AMIENS GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, s'adresser à R. CHOQUET, 99, route de Paris, 80-Dury-les-Amiens.

BORDEAUX GROUPE ANARCHISTE « SEBASTIEN FAURE »
Réunion tous les premiers mardis du mois au local du mouvement libertaire bordelais, 7, rue du Muguet, à 20 h. 30.
Le groupe F.A. de Bordeaux, s'adresse à : Ph. JACQUES, 21, rue Maugiron, BORDEAUX.
Pour l'Ecole rationaliste F. Ferrer et le B.I. : J. SALAMERO, 71, quai des Chartrons, BORDEAUX.
Pour les J.L., 7, rue du Muguet, BORDEAUX.

CARCASSONNE GROUPE HAN RYNER
Pour tous renseignements, s'adresser à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris.

CRENOBLE GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE SPARTACUS
S'adresser à KERAVIS, 162, rue Léon-Jouhaux, à CRENOBLE (Isère).

LENS
Formation d'un groupe anarchiste. Ecrire à GLAUCIA JONCK, av. Van Peil, H.L.M. 20, n° 13, Lens (P.-de-C.).

LILLE GROUPE FEDERATION ANARCHISTE
S'adresser à Henri WALRAEVE, 8, rue des Aubépines, à LAMBERSART (Nord).

LORIENT GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser G. H., 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

LYON GROUPE ELISEE RECLUS
Réunion du groupe chaque samedi, de 16 h. 30 à 19 h.
Pour tous renseignements écrire groupe Bor du Rhône, 14, rue Jean-Lorrivé, LYON (3^e).

GROUPE BAKOUNINE
Réunions tous les vendredis à 20 h. 30. S'adresser à Alain Thévenet, 12, rue Duhamel, Lyon 42^e.

MARSEILLE
Pour prendre contact avec les groupes MARSEILLE-CENTRE, MARSEILLE-SANTOINE, JEUNES LIBERTAIRE, écrire au Comité de liaison F.A.-L. René LOUIS, 13, rue de l'Académie, MARSEILLE (1^{er}).

MAYENNE, ORNE ET SARTHE GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire à DOLEANS Michel, Moncé-en-Belin (Sarthe).

MONTLUCON-COMMENTRY GROUPE ANARCHISTE
Amateur, Louis Malfant, rue de la Pêcherie, à COMMENTRY (Allier).

MONTPELLIER GROUPE ANARCHISTE
Adhérents et sympathisants, réunion le dernier samedi de chaque mois, à 18 heures. Pour correspondance : S.I.A., 21, rue Volat, Montpellier.

NANTES GROUPE FERNAND PELLOUTIER
Pour tous renseignements, s'adresser à GUYON Marcel, 23 bis, rue Jean-Jaurès, NANTES (Loire-Atlantique).

GROUPE D'ETUDES FRANCISCO FERRER
Pour tous renseignements, s'adresser à Michel LE RAVALEC, 37, boulevard Jean-Ingars, 44-Nantes.

NICE
Formation du groupe Elisee-Reclus. Pour tous renseignements, écrire à Jacques LECLAIRE, 15 A, boulevard de la Madeleine, 06-Nice.

NIMES
Formation d'un groupe anarchiste à Nîmes et aux environs.
Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris.

ONYONNAX GROUPE LIBERTAIRE
S'adresser, 3, rue Ternaux (Paris 11^e).

LORRAINE THIONVILLE - METZ - NANCY GROUPE SACCO-VANZETTI
S'adresser à PIRON Louis, 19, promenade Leclerc, Thionville.

NORMANDIE

GROUPE LIBERTAIRE DE L'EURE EVREUX - LOUVIERS - VERNEUIL
Pour tous renseignements, écrire à LEFÈVRE, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE DU CALVADOS
Pour tous renseignements, s'adresser à J.-P. BELJARD, Ecole à Courson, par St-Sever (Calvados).

GROUPE LIBERTAIRE DE LA SEINE-MARITIME LE HAVRE
GROUPE LIBERTAIRE JULES DURAND
Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

ROUEN - BARENTIN GROUPE LIBERTAIRE DELGADO - GRANADOS
S'adresser à DAUGUET, 41, rue du Contrat-Social, Rouen (Seine-Maritime).

ILLE-ET-VILAINE GROUPE ANARCHISTE
Sections à RENNES, FOUGERES, SAINT-MALO et REDON.
Ecrire à René MICHEL, 151, rue de Châtillon, Rennes (I.-et-V.).

SAINT-ETIENNE GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser au camarade H. Frédyure, 21, rue Ferdinand, SAINT-ETIENNE (Loire).

SAINT-NAZAIRE GROUPE ANARCHISTE
Réunion, le premier vendredi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser à PERROT Yvon, 16, rue Roger-Salengro, Saint-Nazaire.

STRASBOURG GROUPE DE RECHERCHES LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

TOULOUSE GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser J.-C. BRUNO, 41, rue Camille-Desmoulins, TOULOUSE (Haute-Garonne).

VANNES
Formation d'un groupe. Pour tous renseignements s'adresser à LOCHU, 3, pl. Bir-Hakeim, VANNES (Morbihan).

VAR LIAISON F.A.
Pour tous renseignements, s'adresser à Marcel VIAUD, La Courline, 83-Ollioules.

BELGIQUE BRUXELLES GROUPE SOCIALISME ET LIBERTÉ
Pour tous renseignements, s'adresser 2E, avenue des Droits-de-l'Homme, Bruxelles-7.

LIEGE GROUPE SOCIALISTE LIBERTAIRE
S'adresser à NATALIS, 220, rue Vivegnis, Liège (Belgique).

MILITANTS **LE GALA ANNUEL** aura **Jeudi 10 novembre**
de la F.A. **de notre journal** lieu à 20 h. 30 à la Mutualité

Retenez votre soirée,
venez-y avec toute votre famille,
et tous vos Amis.

Activités des groupes

Cours de formation anarchiste organisés par le Groupe Libertaire Louise-Michel
110, passage Ramey, Paris (18^e)
tel. : ORN. 57-89

JEUDI 20 OCTOBRE
de 20 h. 30 précises à 22 h.
110, passage Ramey, Paris (18^e)
métrô : Jules-Joffrin ou Marcadet-Poissonniers
Sujet : Retrospective des cours 65-66 et présentation des cours 66-67, par Maurice JOYEUX.
Le programme complet paraîtra dans le prochain « Monde Libertaire ».

Ayant l'expérience d'une année nous tenons à préciser certains points.
Nous organisons des COURS et ce ne sont ni des conférences, ni des débats. Il faudrait donc éviter toute polémique ou contradiction systématique qui ferait perdre au cours son caractère initial. L'exposé du « professeur » durera une heure, afin de ne pas laisser les « élèves », et pour permettre à ceux-ci de demander des précisions, des éclaircissements, en ayant soin de ne pas sombrer dans la discussion. Nous ne répétons, c'est un COURS et ce n'est qu'un COURS.
Cette année notre but sera l'étude de grands penseurs anarchistes. Nous avons fait appel à de nombreux nouveaux « professeurs » qualifiés afin que les cours soient de qualité.
Nous pensons que vous serez à même de comprendre le besoin de ces précisions et de les approuver. Cela dit, nous espérons vous voir nombreux dès le premier cours.
A tous fraternellement.
Le Groupe Libertaire Louise Michel.
P.S. — A la demande de nombreux camarades les Cours de Formation d'Orateurs reprendront, à raison d'un cours par mois. Premier cours le jeudi 27 octobre avec Maurice Laisant, 110, passage Ramey, Paris-18^e.
Pour tous renseignements complémentaires, écrire à Michel Cavalier, 110, passage Ramey, Paris-18^e, ou prendre contact le samedi à la permanence, de 17 h à 18 h.

Groupe Libertaire Louise Michel
Conférence publique
Salle de la Mutualité
24, rue Saint-Victor, PARIS (5^e)
Mercredi 19 octobre, à 20 h. 30
Sujet :
La scandaleuse affaire Ben Barka
avec
DANIEL GUERIN

F.A. TRESORERIE
Militants de la F.A., pour notre mouvement la propagande est vitale, n'attendez pas pour régler vos cotisations au C.C.P. de la Trésorerie.
Cotisation minimum : 2 F. par mois et par adhérent ou 24 F. par an.
CAISSE DE SOLDARITE ET FONDS D'EDITION. — Nous vous demandons pour faciliter notre tâche de bien préciser lors des envois de fonds : Caisse de Solidarité et Fonds d'Édition, D'avance merci !
Fauger Jérémi, 3, rue Ternaux, Paris (11^e). C.C.P. 7 334-77 Paris.

SOUSCRIPTION
DU 1^{er} JUILLET 1966
AU 31 AOUT 1966
Kim, 5 ; X, 2,50 ; Groupe Marseille-Centre, 10 ; Florac D., 40 ; Groupe de Boulogne, 37 ; Groupe F.-Ferrer (Nantes), 50 ; Chilosa, 30 ; Amis du Monde Libertaire, 100 ;

MARSEILLE EN VACANCES
En cette période de vacances, à Marseille, et pour marquer le reprise des causeries et conférences, le régime, notre camarade Ch. Aug. Bontemps, le 3 septembre, a tenu à ouvrir la série de ces débats qui depuis plusieurs années se faisaient vraiment trop rares.
Le sujet : « L'anarchisme dans la société moderne ».
Malgré les apparences trompeuses, et l'évolution de tout ce qui est, l'idée anarchiste est toujours et malgré tout plus vivante que jamais.
Au cours de ces débats notre camarade et ami Louis Louvet, de passage à Marseille (en vacances), fut, inutile de le dire, sollicité par nos camarades. Aussi c'est avec plaisir qu'il accepta de faire « au débotté », si je puis dire, une conférence sur le sujet suivant : « Les jeunes, les anciens et l'Amour », un parallèle entre deux générations et la question sexuelle telle que la concevoient les jeunes. Ce sujet, plus que d'actualité, fut suivi par un auditoire nombreux et, ce qui fait bien augurer de l'avenir, beaucoup de jeunes nous ont posé des questions, des commentaires et apporté des suggestions.
Cela réconforte les vieux que nous sommes.
Mais, après un bon départ, nous ne devons pas en rester là, et je compte sur tous les jeunes et les autres, dans nos organisations, nos groupes et nos syndicats, pour reprendre l'action, pour l'évolution, l'émancipation et le bonheur de tout ce qui nous est cher.
Louis CHAIX.

Groupe St-Antoine (Marseille), 30 ; Fachini, 10 ; Aulnay, 50 ; Laberche, 20 ; Plovrier, 6 ; Cluzel, 40 ; Blachère, 10 ; Baget, 25 ; Vincent, 10 ; Lochu, 10 ; Bouvret, 10 ; Palix, 2 ; Sanchez, 50 ; Miler, 50 ; A. Lapeyre, 200 ; Bianco, 5 ; Natalis, 38,70 ; Jobard, 10 ; Sorrebas José, 10 ; Miston, 3 ; Malapeyre, 10 ; Sicilia, 50 ; Covency, 8,75 ; Delteil,

PRÈS DE NOUS

FOYER INDIVIDUALISTE D'ETUDES SOCIALES - PARIS
au Café St-Séverin, 3, place Saint-Michel
Métrô : St-Michel
Dimanche 2 octobre, à 14 h 30
Le journaliste et écrivain André GAUTIER-WALTER parlera de l'homme le plus important de notre siècle :
KRISHNAMURTI
Vendredi 7 octobre :
Jacqueline et Maurice DEROUET parleront de leur séjour en HONGRIE.
Vendredi 21 octobre :
« Le Spectateur Impur » sera présenté par Jean BRUNE, avec les concours d'Andrée GIR et de Claude VILLON.
Dimanche 30 octobre, à 14 h :
Grande Salle de LA MAISON VERTE, 129, rue Marcadet, à Paris (18^e) (métrô : Lamarck ou Joffrin) :
CLAUDE METAIS
Linguiste
LA CYBERNETIQUE DANS LE MONDE D'AUJOURD'HUI

REUNION : AMIS DE HAN RYNER, dimanche 9 octobre, à 14 h 45, Salle des « Amis », 114 bis, rue de Valenciennes (métrô : St-Placide) RENOT, vice-président des A.M.R.
Causerie de Louis SIMON : « Forme et style chez Han Ryner ». Une discussion amicale suivra. Invitation cordiale aux sympathisants.

10 ; Bichon, 2,35 ; Beguin, 5 ; Seron, 50 ; Groupe d'Asnières, 14 ; J.-P. Martin, 10 ; Groupe d'Asnières, 33 ; G. Guiffon, 5 ; Pierre Rousseau, 30 ; M^e Cartier, 20 ; Wilhelm, 30 ; Blacheres, 10 ; Groupe C.L.I., 200 ; Mercredi, 100 F.
Laberche, 15 ; Guido Gianini, 2 ; Aristide, 100 ; Marynus, 3,50 ; Christia S., 30 ; Delteil J., 10 F.

M. Martin écrivait que les Sud-Vietnamiens « font preuve d'une passivité presque totale » dans la guerre, et que les Etats-Unis ne les ont pas convaincus « qu'il existe une cause qui vaille la peine qu'on se batte pour elle ».

Extrait de « Newsweek », journal interdit à Saigon.

Soyez heureux habitants du Vietnam — qui n'avez pas été écrasés sous les bombes — le Pape sortant de sa pontificale léthargie a prononcé, disent les journaux, un discours sans équivoque qui peut s'interpréter comme une condamnation de la guerre et de ceux qui la poursuivent.

Qu'il nous soit pardonné, mais nous ne pensons pas qu'un discours sans équivoque puisse être interprété.

Réjouissez-vous, habitants du Vietnam — qui n'avez pas été incinérés vivants par le napalm — le général de Gaulle vient de faire entendre les souhaits de la fin de la guerre en Extrême-Orient et pour rendre plus indéniables et plus tangibles ses élans pacifiques, procède dans le même temps, à l'éclatement d'une bombe atomique chère à sa force de frappe.

Que l'allégresse soulève vos cœurs, habitants du Vietnam — qui n'avez pas succombé à la torture — M. Goldberg fait des propositions de paix, corsées d'une nouvelle escalade et de nouveaux plans d'aménagement pour le cas où il n'y serait pas répondu.

Pavoisez, habitants du Vietnam — qui avez échappé à la famine civilisatrice des pays sous-développés qui ont anéanti vos moyens de subsistance — l'univers entier a les yeux sur vous.

Pas un qui ne discute, n'ergote ou ne conseille, les coudes sur un tapis vert.

Comme l'écrivait Giraudoux dans « La guerre de Troie n'aura pas lieu » : « C'est ici que la différence commence... »

Vous, vous êtes les obscurs, les ignorés, ceux qui tombent en silence sans savoir pour qui, ni pour quoi, même parfois sans être mêlés à la chose; parce que la stratégie et les intérêts « supérieurs » des uns ou des autres exigent un pilonnage ou un fait d'armes dont vous trouvez être les victimes.

Une armée ne se justifie que par un communiqué qui ne soit pas vierge.

Les autres, eux voient les choses de haut... et de loin.

La guerre peut durer, ils n'en mourront pas, ils découvriront, après des années d'hécatombes, « qu'officiellement la Paix est menacée » (1), ils voudront la défense d'un principe jusqu'au dernier survivant du Vietnam.

Quand nous vous le disons qu'on ne s'est jamais autant intéressé à vous.

On veut votre liberté, votre indépendance; on est d'accord là-dessus dans l'un ou l'autre camp.

Les U.S.A. — qui vous ont imposé des années durant les pires régimes de dictature — tremblent à l'idée que vous pourriez être la proie de quelque tyran.

L'U.R.S.S. — dont on sait la tolérance et la magnanimité qu'elle nourrit pour les Etats satellites (si vous en doutez, les survivants de Pologne et de Hongrie pourront en témoigner) — a des sueurs dans le dos, à la pensée du régime de terreur qui pourrait vous être imposé.

Du reste, de quoi vous plaindriez-vous ? vous avez voté.

Vous avez voté librement, ainsi qu'en atteste la lecture des journaux :

« Les villageois ont voté sous l'œil vigilant des soldats en armes. »

Et plus loin :

« Plus d'une centaine de soldats avaient établi un cordon de sécurité autour de la pagode, leurs mitraillettes braquées en direction des bonzes rétractaires. »

Qui oserait ajouter quelque chose.

Signalons cependant, hors des bonzes abstentionnistes d'autres abstentions, d'abord celles des maquisards et aussi celles de tous les malheureux que cette guerre a anéantis, par les bombardements, la torture, la famine et le reste et qui n'ont pas eu l'heur d'accomplir le plus civique de leurs devoirs.

En dépit de pareilles absences ces élections ont donné ce qu'il fallait en attendre, et ce qu'on peut en attendre dans tous les pays.

Elles ont recouvert le mandat sacré de représentant, un jeune médecin militaire et un huissier, criblé de dettes, qui ont dû s'en trouver fort bien.

Le plus sage de tous les grands de ce monde, est sans doute M. Thant, qui préfère se retirer d'un pareil guépier, et confesse par là l'impuissance de l'O.N.U., comme de tout autre organisme international à régler de pareils problèmes.

Alors qui pourra les résoudre, nous demandez-vous ?

Qui ? : une internationale des Peuples, paralysant dans leurs pays respectifs, par la grève, le boycott et tous autres moyens, la mafia des gangs capitalistes et étatiques qui incendient et ensanglantent le monde.

Mais cette internationale là reste à créer.

(1) Rendons cet euphémisme à son auteur, sa Sainteté le Pape.

A NOS AMIS LECTEURS

C'est parce que notre journal n'est pas un journal comme les autres, c'est parce que vous n'êtes pas pour nous des lecteurs comme les autres qu'à cette place nous nous adressons à vous tous les mois.

Les conditions économiques sont aujourd'hui telles qu'un journal qui n'est pas « aux ordres » est proprement étouffé par un système qui dans la presse tend au monolithisme. LE MONDE LIBERTAIRE, lui a subsisté et il est le seul de ces journaux d'avant-garde autrefois si nombreux.

POURQUOI ?

Eh bien ! Tout d'abord, parce que notre journal reflète une pensée précise dont on peut discuter l'importance, mais dont on ne saurait nier la puissante originalité qui la distingue de toute autre spiritualité, et surtout parce que, conscients de ce que représente notre journal, LEUR JOURNAL, nos lecteurs se serrent autour de lui pour faire face à « une civilisation » où l'homme, nouvel apprenti sorcier, risque d'être broyé par les forces qu'il a déchainées.

Mais notre journal ne pourra continuer que si le lecteur monte autour de lui une garde vigilante — il faut le faire lire, le diffuser, lui trouver des abonnés nouveaux. Il faut nous aider, et vous nous aiderez, en achetant vos livres, vos disques à notre service de librairie. Il faut souscrire et faire souscrire car la souscription remplace la publicité que nous refusons car elle nous mettrait à la merci des forces économiques...

Depuis soixante ans, amis lecteurs, le « Libertaire » est entre vos mains. Vous avez toujours fait ce qu'il fallait pour que le journal vive. Aujourd'hui nous vous demandons un effort supplémentaire. Nous sommes persuadés que cet effort, vous le ferez.

Nous, de notre côté, nous ferons en sorte, que la pensée diffusée par le journal reste un flambeau pour tous les hommes libres.

Les Administrateurs : Gérard SCHAAFS, Maurice JOYEUX

Sommaire

N° 125 - Sept.-Octobre 1966

Page

Actualité française

L'affaire Ben Barka 4
par Daniel GUERIN.
Ecce Homo 4
par KUGER.
Vive Sacco Vanzetti 6
par PLOU.
Actualité anarchiste 10
par J.-P. GEORGES.

Dans le Monde

Les Profiteurs du socialisme 4
par Y. DELAPORTE.
Provos-Revos. Qu'est le Proletariat ? 7
par HEM DAY.
Points de vue sur la Révolution Culturelle 8 et 9
par Y. DELAPORTE et NESTOR.
Informations internationales 10
par J. SOREL.
Actualité anarchiste 10
par J.-P. GEORGES.

Syndicalisme

Avenir du syndicalisme révolutionnaire 6
par M. JOYEUX.
Propos sur l'UNEF 11
par J.-P. GEORGES.

Propos subversifs

Page

Faits divers 5
A rebrousse-poil 5
Le Père Peinard 5
Clins d'œil 5

Pensée anarchiste

L'anarchisme a-t-il eu des rapports avec le marxisme ? 6
par D. GUERIN.
La société du mépris 7
par BONNET.
A propos de Freud 7
par G. VICAR.
Recherches libertaires 11
par R. FORAIN.
Pionniers de l'éducation libre : P. Robin 12
par R. BIANCO.
Classiques de l'Anarchie (Proudhon).
La véritable arme absolue 14
par R. SAPIN.
De l'absolu à l'absurde 16
par M. FAYOLLE.

Les Livres

Eros et Civilisation 14
par G. ANTOINE.
Dictionnaire biographique du Mouvement Ouvrier 14
par M. LAISANT.
Les Primitifs de la révolte dans l'Europe moderne 14
par A. LATAQUE.
Le livre du mois 15
par M. JOYEUX.

Arts - Spectacles

Variétés : Brassens 13
par Suzi CHEVET.
Disques : Jehan Jonas 13
par STAS.
Théâtre : Marat Sade 13
par KUGER.

LE MONDE LIBERTAIRE

Redaction - Administration
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
VOLtaire 34-08
Compte postal Librairie Publico
Paris 11289-15

Prix de l'abonnement

France : 6 numéros 10,00 F
12 numéros 20,00 F
Etranger : 6 numéros 10,60 F
12 numéros 21,50 F

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner, 3, rue Ternaux, Paris (11^e)

Nom
Prenoms
Adresse

Le directeur de la publication :

Maurice Laisant



Imprimerie Centrale du Croissant
19, rue du Croissant - Paris (2^e)

L'AFFAIRE BEN BARKA

Un brouillamini savamment embrouillé

par Daniel GUERIN

Si ma plume était douée pour le pittoresque, j'essaierais de faire revivre devant les yeux des lecteurs libertaires l'atmosphère à la fois empoisonnée et grotesque de cet infâme procès.

Y défilent sans masque, comme dans un gigantesque guignol, de hauts policiers et d'importants espions. Les premiers le prennent de très haut jusqu'au moment où la partie civile les coince et où ils se désarticulent comme des pantins. Les seconds se retranchent avec superbe derrière les « secrets de la défense nationale » pour ensuite se faire pincer, comme des écailleurs fautifs, en flagrant délit de coupable négligence, de lamentable incapacité. L'ancien « Deuxième Bureau », rebaptisé S.D.E.C.E. (il faut dire, paraît-il, la S.D.E.C.E. (1), de même que la barbouze) a envoyé à la barre des témoins une jolie collection d'arrières mentaux, de pauvres hères, aussi vulgaires que stupides. Quant au secret dans lequel « elle » se drape, nous avons appris que c'est un secret de polichinelle. « Elle » envoie, nous a révélé ingénument Mme Lopez, des cartes de vœux de bonne année ; et l'appartenance du chef d'escadre à ce service confidentiel était, nous a révélé le commissaire de police de l'aéroport, la « fable » d'Orly.

UN GROSSIER CAMOUFLAGE

Tout se passe comme si, derrière la coulisse, les gros bonnets qui tirent les fils de ces marionnettes, avaient fait exprès de les laisser étaler, à la barre des témoins, leur sottise, leur carence, fut-ce au risque de déconsidérer, de ridiculiser à jamais les divers services de France. Car, ainsi, les circonstances dans lesquelles des agents du Maroc ont pu organiser et réussir en plein Paris l'enlèvement, puis l'assassinat d'un homme du calibre de Mehdi Ben Barka, pourraient apparaître comme déplorables fortuites : un enchaînement, un fatal concours de minuscules défaillances involontaires. L'autorité française qui a encouragé ces fonctionnaires à fermer les yeux, à s'abstenir de mettre en garde, puis de rendre compte, à tolérer la fuite de la majorité des coupables demeure ainsi, pour la Cour et pour l'opinion publique, invisible, insaisissable.

Pourtant, il y a une limite à notre crédulité. On s'y prend si maladroitement, si grossièrement, que personne n'est plus dupe de la tragi-comédie qui se joue à la Cour d'assises de la Seine. Notre impatience à découvrir la vérité qu'on nous cache si bien s'accroît en proportion des efforts entrepris pour nous aveugler. Si le tribunal n'était composé que de trois chats fourrés qui, sous le couvert de la prétendue « indépendance » de la magistrature, sont aux ordres du ministre de la prétendue « justice », nous resterions sans doute, jusqu'à la fin du procès, sur notre faim. Mais dans le système judiciaire, hiérarchique et autoritaire, un mince embryon de démocratie trouve place, bien que frustré, avant l'instant du verdict, de tout pouvoir et de toute voix : le jury.

DES JURÉS A LA HAUTEUR

Malgré les précautions prises pour sélectionner les jurés, c'est-à-dire les recruter dans les classes sociales réputées conservatrices et censées penser comme le pouvoir, en dépit des techniques modernes de conditionnement des masses, il se trouve, de nos jours, au sein de cette petite bourgeoisie, des femmes surtout, et aussi des hommes, de courage et de cœur, qui ne s'en laissent pas conter. Après s'être bornés, les premiers jours, à écouter et à regarder, les jurés ont fini par sortir de leur timide passivité. Ils se sont mis à poser des questions écrites. Ils joignent, dit-on, un rôle de moins en moins négligeable, dans les délibérations de la Cour. Ils ne voudront pas, au terme de cette ténébreuse affaire, assumer la lourde responsabilité de rendre eux-mêmes la justice sans s'être

efforcés, à tout prix, de découvrir la vérité, sans exiger de l'appareil judiciaire qu'il la leur produise.

Hélas ! cette recherche, rendue déjà si laborieuse par les silences, les réticences, les mensonges des accusés et des témoins, le peu d'empressement des chats fourrés à leur tirer les vers du nez, est entravée chaque jour davantage par la présence, à la barre de la défense, d'avocats d'extrême-droite. Tixier-Vignancour et Biaggi, allégués du trop compromettant Hayot, sont davantage préoccupés de porter des coups au régime gaulliste que de défendre leur client ou bien, quand ils consentent à remplir leur devoir professionnel, c'est en créant des diversion, en noyant le procès dans des flots de grandiloquence et de diatribes sans rapport avec l'affaire Ben Barka. Leur sabotage rappelle un peu celui des sénateurs sudistes des Etats-Unis pratiquant à longueur de journée le filibuster pour barrer la route aux projets de loi en faveur des Noirs. Ils espèrent l'emporter grâce à la lassitude. Une toute petite minorité fasciste, qui ne représente presque rien dans le pays, parvient ainsi à empoisonner, et, parfois, à dominer le prétoire. Le président la laisse faire et le bâtonnier de l'ordre des avocats lui prête la main. Le spectacle est odieux.

LE FOND DE L'AFFAIRE

Et, maintenant, quel est, brièvement, le fond de l'affaire ?

Après les émeutes du printemps 1965, brutalement écrasées par le général Oufkir, le roi du Maroc, inquiet pour son trône, voudrait changer son fusil d'épaulé. Il se risque à de timides ouvertures en direction de l'opposition. Mehdi Ben Barka ne les repousse pas a priori, mais il se refuse à tout compromis qui ferait la partie belle au Palais, et il pose ses conditions. Hassan hésite, tiraillé entre son sanguinaire ministre de l'Intérieur et le leader de l'Union Nationale des Forces Populaires. Oufkir décide alors de couper court à cette velléité de négociation, qui risque d'aboutir à ses dépens, et de forcer la main du roi. Il a ses hommes au sein de la S.D.E.C.E. : Leroy-Finville et Antoine Lopez. Il dispose de repris de justice français et de policiers marocains. Ainsi est organisé l'enlèvement de Ben Barka. Le général, prévenu par un appel téléphonique de Lopez, accourt en personne, par avion, jusqu'au lieu où la victime est séquestrée, pour présider à la liquidation physique de son mortel adversaire. Si l'on en croit certains confidentiels de Figon, le corps est dépecé, probablement à l'ambassade du Maroc, et les morceaux expédiés à Rabat par la valise diplomatique. La pièce de choix, la tête, aurait été adressée en hommage, comme au Moyen Age, au roi suzerain. Par la même occasion, la C.I.A. américaine, dont Ben Barka, leader de la conférence tricontinentale, était la bête noire, respire.

Parmi les services français, truffés d'agents marocains et américains (Roger Frey, le premier, est l'ami personnel d'Oufkir, comme l'est Antoine Lopez), les uns sont tout simplement aveugles, les autres jouent les aveugles. Certains s'orientent en enlèvement dont on leur a fait croire qu'il répondrait au désir d'un souverain ami et faciliterait la réconciliation du trône avec l'opposition. D'autres, par contre, savent que le kidnapping se terminera par un meurtre et laissent commettre le crime. Mais ils prennent la précaution de faire, en même temps, fonction partielle d'« informateurs » de la S.D.E.C.E., afin de se ménager un alibi futur.

Telle est, en gros, l'affaire Ben Barka. Tel est l'ineffable brouillamini qu'il reste aux jurés, appuyés par l'opinion publique, à dévider jusqu'au bout.

(1) On devrait dire la S.D.E.C. (« Service de Documentation et de Contre-espionnage ») mais l'article féminin qu'il fonctionne Leroy-Finville sous-entend la « Maison ».

LES PROFITEURS DU SOCIALISME

Quatre ans après la libération du joug colonialiste, malgré les promesses, les chartes, les programmes et les déclarations enflammées des dirigeants, le socialisme algérien reste à construire. Depuis quatre ans, les hésitations, la confusion, les louvoisements, ont tenu lieu de politique au gouvernement. Si la gabegie, la pénurie administrative, les dilapidations de toute sorte, ont été quelque peu freinées depuis l'arrivée au pouvoir des hommes du 19 juin, aucune volonté réellement socialiste n'anime la nouvelle équipe. Comment pourrait-il d'ailleurs en être autrement ? Incapables de dépasser leurs propres contradictions, prisonniers d'une bourgeoisie encore puissante, les membres du Conseil de la Révolution ne font que suivre le chemin tracé par leurs prédécesseurs de tous pays : assurer leur avenir, remplir leur portefeuille, et asséoir leur autorité par la force. Tout le reste n'est que bavardages. Un jeu fait actuellement fureur aux terrasses de café d'Alger, celui des « clivages » : savoir qui est pour qui, qui est contre qui, qui est de gauche, qui est de droite... Combien dérisoires apparaissent ces subtilités face au clivage réel qui, lui, divise le pays en deux : d'un côté le gouvernement, le parti, l'administration, l'armée, et de l'autre les syndicalistes suivis ou même précédés par une grande partie des travailleurs.

Certes, la première impression du voyageur qui arrive en Algérie est que la majorité de la population est lasse et démobilisée : c'est que les mensonges et les tergiversations du pouvoir, la défection d'un parti à la fois tout-puissant et invertebré, une répression impitoyable, ont entraîné chez beaucoup un scepticisme mêlé d'attentisme. On parle tant de socialisme ici — tout le monde est socialiste : les probenbellistes et les antibenbellistes, le parti unique et tous les groupes d'opposition : FFS, PRS, ORP, O.C.R.A., — que beaucoup de gens ont fini par assimiler socialisme et bordellisme. A tel point que nombre de personnes ignorent ce qu'est l'autogestion et la confédération avec l'étatisation. Comme le secteur étatisé patage dans des difficultés sans nom — difficultés que les libertaires ont toujours prévues et dénoncées — il en résulte un discrédit qui englobe l'autogestion. Et nombreux sont ceux qui n'ont pas intérêt à dissiper ce malentendu. Il y a là une lacune qui à elle seule suffit à condamner à jamais le parti, lui dont le rôle devrait être,

à l'en croire, d'informer et d'éduquer les masses.

Mais les travailleurs, les plus lucides, surtout les fellahs du secteur autogéré qui savent, eux, ce qu'est l'autogestion et ce qu'elle leur apporte, mènent une lutte de plus en plus âpre contre le pouvoir, au même temps que leur prise de conscience politique s'affirme : il ne s'agit plus d'être pour ou contre tel ou tel personnage, mais d'exiger un socialisme qui ne soit pas de façade.

Les banderoles du 1^{er} mai à Alger en disent long à ce sujet : « A bas la bureaucratie dictatoriale », « Gestion de l'économie par les travailleurs », « Vive la révolution syndicaliste ». Un journaliste qui n'hésite pas à parler à ce propos d'anarcho-syndicalisme, rapporte que « les thèmes anti-étatisistes lancés par les militants de base étaient applaudis au passage par les spectateurs ». C'est donc à l'écllosion d'une véritable conscience révolutionnaire que l'on assiste en Algérie. Après avoir imposé l'autogestion en été 62, les ouvriers et paysans veulent maintenant étendre leurs conquêtes et prendre en main toute l'économie du pays. Il est inutile de se dissimuler que la lutte sera longue et dure. Les travailleurs n'ont — pour l'instant du moins — que leurs poings serrés à opposer à la brutalité du gouvernement et du parti : « Révolution et Travail », l'organe de l'UGTA, saisi puis interdit, les grèves réprimées, des domaines autogérés que l'on rend à leurs anciens propriétaires, d'innombrables entraves mises par l'administration en travers de l'autogestion... « L'autogestion sera conservée », déclare Boumediène, qui ajoute aussitôt : « Sa remise en ordre et son renforcement sont toutefois nécessaires. » Mais à quel prix effectuera cette remise en ordre ? C'est qu'il existe deux manières de renforcer l'autogestion : la première est de l'enserrer dans un réseau bureaucratique qui retire toute initiative aux travailleurs, et la seconde est de son contenu ; la deuxième est de l'étendre en lui donnant les moyens d'assurer une bonne rentabilité : création d'un crédit spécial, insertion dans un réseau de distribution socialisés. Que fera le gouvernement ? Pour l'instant les travailleurs observent et attendent.

Le mot de la fin ? Il appartient à ce témoin du défilé du 1^{er} mai qui déclarait à un journaliste parisien : « Ces gars-là ne se laisseront pas faire... »

Yves DELAPORTE.

ECCE HOMO

Deux fois sauveur de la France, en ligne directe, fils spirituel de Jeanne d'Arc — c'est sans doute cela que l'on nomme l'Immaculée Conception — De Gaulle part pour sauver le monde, le monde entier... Voilà le fils de l'Homme ; comme parfois, au ci-devant châtelain, il prenait envie de parcourir ses terres, de Gaulle a besoin de tourner en rond, mais une planète est si vite visitée qu'il laisse à peine trois mercredis de suite à ses ministres le temps de faire l'école buissonnière ; si cela ne leur suffit pas, faisons confiance aux électeurs et au C.N.R.S., leur président pourra, lors de son vingt-cinquième septennat, proclamer devant les sénélites, membres à part entière de la République Française une et indivisible, la célèbre phrase historique : « Je vous ai compris » si ce n'est : « Mon cher et vieux pays, nous voici une fois de plus face à face. » Fort heureusement pour nous, la nature humaine a peu de chance de lui permettre cette fantaisie ; le pittoresque y pourra perdre, nous ne saurions qu'y gagner.

Mais du calice de Djibouti, à la transfiguration de Mururoa, longue est la route des splendeurs, la gifle de la Côte française des Somalis est bien vite oubliée et nous qui pensions voir rentrer de Gaulle tête basse et queue entre les pattes, remâchons notre déception, c'est rayonnant qu'il fit son apparition au cénacle, je veux dire au Conseil des ministres. Non ce n'est pas un fantôme, il en est bien revenu, malgré les manifestations, les discours manqués, et la traversée de la zone dangereuse. Mais ce qui effraie un simple mortel pourrait-il porter atteinte à la dignité olympienne du

président de la République Française ?

Lui qui connut les fastes de l'Éthiopie, lui qui roula dans le charrosse du descendant de la reine de Saba, et qui, comble d'humilité, assista à la messe dans une église d'un quartier populaire, où les flics étaient déguisés en mendicants s'ils ne portaient pas la soutane, lui qui vint porter les paroles de paix aux frontières du Vietnam, et crut, mais n'est-ce peut-être qu'un ragot, retrouver le tombeau de ses ancêtres dans les ruines d'Angkor, lui qui faillit « exploser de colère » parce que le vent de l'Atlantique était moins obéissant que celui de Tibériade, et que, dépité dans son orgueil, on dut le retenir de vouloir marcher sur les flots, lui qui vit exploser sa propre bombe payée sur les frais de sa liste civile, et de son héritage paternel, mais ne s'agit-il de la France... eût-il accepté de rentrer sous les huées ?

C'eût été par trop gâcher de la si belle propagande électorale.

KUGER.

Chez les espérantistes

Le XXXIX^e Congrès des travailleurs espérantistes de S.A.T. (Senacencia Asocio Tutmonda, cette association anationaliste mondiale se réclamant des doctrines révolutionnaires et ouvrières) s'est tenu cette année à Swanwick, Derbyshire (Grande-Bretagne).

La résolution finale condamne la fabrication et l'emploi de toutes espèces d'armes classiques ou modernes. Elle appelle les travailleurs à lutter contre tous les facteurs de guerre et à propager et pratiquer l'Espéranto comme un des moyens sûrs pour le débouçage de crânes et le rapprochement des hommes de toutes les races pour créer un ordre social sans guerre, sans famine, sans injustice et sans ségrégation d'aucune sorte.

Les cours d'Espéranto donné à la Librairie du Monde Libéral, 3, rue Ternaux, Paris (11^e) reprendra tous les jeudis soir à 20 heures à partir du 6 octobre.

Pour tous renseignements sur l'étude de l'Espéranto, s'adresser à S.A.T., 67, avenue Gambetta, Paris (20^e) Tel. 797-67-06.

LA SOCIÉTÉ

Ils sont tous là ! Mais voudriez-vous mieux les voir, qu'assemblés dans ce prétoire maculé de graffiti, à l'occasion d'un règlement de compte qui fait oublier la parodie de justice qui sert à la fois de prétexte et d'alibi à leurs débats ? Magistrats, fonctionnaires d'autorités, militaires de grades supérieurs, intellectuels besogneux, politiciens en tous genres ils constituent la société moderne. Et, derrière eux, on voit se profiler le grand absent, l'homme d'affaires susceptible de commander toutes les combines littéraires, cinématographiques ou politiques pour de l'argent, même si le sang doit maculer les billets. Une société que symbolise le président de la cour, dont les grands commis étendent sur le prétoire leurs branches d'où tombent des bruits, Lopez, Souchon, Figon et quelques autres, blêmes, gâtés et que le ver a rongé.

On sent son cœur se lever devant ces tripotages d'avocats plus préoccupés de leur carrière politique que de la veuve et l'orphelin, devant la crapulerie de ces flics, insolents au pauvre bougre, agents double ou triple qui, rats pris au piège, tournent leurs yeux affolés vers leurs patrons, devant ces hauts fonctionnaires de police qui avec insolence ridiculisent la loi qu'ils représentent, devant ces vieilles badernes de culottes de peau qui dans le métier de tuer les autres ont choisi la spé-

cialité la plus avilissante : le renseignement, devant ces magistrats sortis tout droit d'une fable de l'Fontaine, papelards, craintifs, uniquement préoccupés à ne pas déplaire à leur ministre et à protéger l'hermine, qui est leur mangeoire, des éclaboussures qui maculent l'encelente, devant ces intellectuels dont l'œuvre traîne encore sur le tapis des bars de Saint-Germain-des-Prés et qui sont prêts à tout pour trois lignes dans la poubelle de la Saïmère, devant ces politiciens de toutes races qui forment le plus puissant des gangs internationaux.

Ah, j'oubliais, les truands sont absents. Dommage, car sans eux, j'en conviens, le tableau manque de couleur. Et puis, eux aussi ont une justice, en marge bien entendu, mais qui se mêle étroitement à l'autre qu'elle calque servilement. Ils sont la greffe indispensable à cette société et celle-ci ne se conçoit pas sans eux. Un lien indissoluble soude entre eux la chiourme et le pénitencier, et nous avons vu, nous voyons et nous verrons tous ces personnages changer de place dans le prétoire sans que l'ensemble soit altéré.

C'est la société ! C'est toute cette merde qu'il faut balayer. Un homme est mort et sur son cadavre les charognards se font le bec et les griffes. Mais si le spectacle que donne la cour est susceptible de lever le cœur de l'honnête homme, alors et alors seulement Ben Barka ne sera pas mort pour rien.

LE PERE PEINARD.

FAITS DIVERS

L'Europe est en hausse !

L'Europe des prix est réalisée ! C'est par cette phrase que la plupart des journaux ont salué les accords intervenus à Bruxelles avant les vacances, concrétisant ainsi « L'Europe verte ».

Réalisés avec peine, ces accords auront pour résultat une nette augmentation des prix dans les pays du Marché commun (de 30 % à 50 % pour certains produits !). Autrement dit les travailleurs vont encore faire les frais des extravagances des hommes politiques. Faute de pouvoir se diviser, nos ministres, jamais à court d'idées, ont pensé s'unir pour faire payer tout plus cher, à tous. L'égalité dans la hausse des prix. La quintessence de la démocratie !

Ehrhard dont la popularité a baissé assez nettement va ainsi se réconcilier avec les paysans, avant les élections. Quitte après à faire marche arrière pour ne pas trop mécontenter le consommateur. C'est du moins ce qu'on laisse entendre, toujours avant les élections.

De son côté le gouvernement français, je veux dire le général de Gaulle, avait tout intérêt à empêcher cette hausse (because la stabilité des prix, vous voyez ?). Il a finalement cédé sous la pression des députés ruraux U.N.R. appuyés par la puissante F.N.S.E.A. L'instinct de conservation, que voulez-vous. Mais pour arrondir les coins on fait dire que cela ne serait pas définitif et que plus tard (après les élections ?) on pourrait envisager « un plan de reprise ».

Il en est ainsi dans tous les pays du Marché commun où les politiciens exécutent un numéro de haute voltige diplomatique maintenant bien au point. L'hypocrisie, le mensonge et la lâcheté triomphent. Et on se plaint de la baisse de moralité. L'exemple vient d'en haut.

Ce Marché commun ? Une vraie foire d'empoigne.

Michel CAVALLIER.

A qui le tour ?

Je viens de lire dans « le Monde » du 11-12 septembre 1966 une information qui m'a fait grand plaisir. Le quotidien « 24 Heures » fondé et dirigé par M. Marcel Dassault, constructeur d'avions et député U.N.R., cesserait de paraître.

M. Dassault qui est également propriétaire et directeur du magazine « Jours de France », avait créé « 24 Heures » le 5 octobre 1965. Il ne semble pas que la diffusion ait jamais dépassé quelques milliers d'exemplaires. M. Dassault étant obligé de racheter une grande partie du bouillon pour « gonfler » la vente.

Cette information est rassurante. Les gens arrivent à faire la différence entre un journal et du papier noirci. Malgré une publicité formidable, un apport financier intarissable, malgré le soutien des petits copains au pouvoir, malgré tout cela, M. Dassault a échoué. Et si les gens sont logiques avec eux-mêmes, à la place de M. Lazareff je ne serais pas très tranquille.

Je me réjouis et pourtant il y a le revers de la médaille. Dans un métier déjà encombré, comme l'est actuellement le journalisme, la disparition d'un journal, aussi mauvais soit-il, non seulement augmente le chômage mais empêche les journalistes débutants de trouver un emploi. J'ai d'ailleurs l'intention de revenir ultérieurement sur ce problème du journalisme, de parler du milieu de la presse et de montrer la façon de faire de certains journaux en ce qui concerne l'embauche. Il y a des choses à dire...

CEHEM.

Espérons que...

La télévision a présenté des voitures piégées, sans distinction particulière, et dont le but est de prendre en flagrant délit les chauffeurs imprudents.

Après un rapide commentaire explicatif du speaker de service, ce mal-

A rebrousse-pail

par P.-V. BERTHIER

« Ca vous plaît, je parie, ce syndicalisme dans l'armée, que le gouvernement allemand vient d'autoriser ?

— Pourquoi pas, Godelure ? Le syndicalisme a toujours un côté sympathique, quand il n'est pas une astuce du pouvoir pour posséder les masses.

« Si les soldats allemands qui détruisent Oradour-sur-Glane avaient pu tenir une réunion syndicale avant d'effectuer l'opération, peut-être (bien qu'il s'agit de S.S., de troupes « d'élite », c'est-à-dire de soudards impitoyables) auraient-ils renoncé, après réflexion, à faire brûler la population dans l'église du patelin.

« Et si les aviateurs américains qui lâchèrent la bombe atomique sur Hiroshima avaient pu tenir une réunion syndicale avant leur exploit, peut-être auraient-ils refusé d'obéir aux ordres, ce qui ne nuirait pas aujourd'hui, bien au contraire, au prestige moral de leur pays.

« Enfin, si, avant de déclencher cette guerre illustrée par Hiroshima

et Oradour (sans compter mille autres lieux, de Stalingrad à Cassino et de Dresde à Katyn) ; oui, si, dès 1939, les soldats allemands, français, italiens, russes, anglais, américains, japonais, etc. avaient pu tenir une grande réunion syndicale internationale pour décider de la guerre ou de la paix, de l'obéissance ou de la désobéissance, qui sait ? peut-être qu'aujourd'hui les amicales d'anciens « non-combattants » pulluleraient d'adhérents... qui sont depuis longtemps dans les cimetières !

— Vous paraissez bien optimiste. Etes-vous si sûrs de leur sagesse à tous ?

— Je ne suis sûr de rien, Godelure. N'avez-vous pas remarqué que j'ai dit : peut-être ? Evidemment, au choix, j'opte pour le syndicalisme dans l'armée... mais sans m'exagérer mes illusions. Car des soldats syndiqués, ça ne vaudra jamais pas de soldats du tout. Quant à la sagesse, vous savez aussi bien que moi que c'est une vertu civile. Elle se perd très aisément et très vite sous l'uniforme. »

Clins d'œil

LA PAILLE ET LA POUTRE

M. Dean Rusk reste opposé à l'admission à l'O.N.U. de Pékin dont la politique constitue un obstacle majeur à un règlement pacifique au Vietnam.

A telle enseigne, qu'attendent les U.S.A. pour en démissionner ?

SACREE LANGUE FRANÇAISE

Je suis fonctionnaire de police depuis 25 ans, nous dit M. Caille, je n'ai jamais reçu le moindre reproche de mes chefs. Ils savent le nombre d'affaires criminelles qui ont démarré sur mes renseignements.

Pour une action criminelle, on ne peut pas nier que celle de Ben Barka ait été bien organisée et bien conduite.

ON TIENT LES COUPABLES

Selon l'honorable M. Papon, le responsable du meurtre de Ben Barka est son frère qui n'a pas porté plainte suffisamment tôt.

Encore un petit effort et vous verrez que

heureux eut la naïveté inconsciente d'ajouter : « Vous allez la voir fonctionner. Espérons qu'il va se trouver un véhicule en infraction. »

Quel aveu !

Qui supposait que l'autorité avait pour but d'empêcher le mal de se produire ?

Non, le motard espère la faute de l'automobiliste, comme le commissaire de police espère le cambriolage ou l'attentat par l'escarpe, comme le juge espère la comparution de l'assassin en cour d'assise et le bourreau celle du condamné à mort au pied de la guillotine.

Je vous le demande : que deviendront le bourreau, le juge et le flic dans un monde d'hommes conscients ?

Et c'est pourquoi, à l'instar du gâte-sauce de la Radiotélévision française (mais à moins haute voix), flics, juges et bourreaux espèrent que...

On lui donna un fusil

Whitman (tireur d'élite) juché au 26^e étage de la tour centrale de l'Université, a ouvert le feu sur les passants, tuant quinze passagers et en blessant trente-trois, non sans avoir préalablement assassiné sa mère et sa femme.

La presse déconcertée nous apprend « qu'il ne s'était signalé auparavant par aucun trouble particulier ».

Quant au D^r David Made, ancien président des médecins du Texas, il déclare que : « Whitman souffrait d'une psychose non identifiée. Une maladie de ce genre est une chose

le coupable sera Ben Barka lui-même, qui a commis la faute impardonnable de penser que la police française n'allait pas le livrer à ses assassins.

OU LA FIERTE VA-T-ELLE SE NICHER ?

Messieurs, je suis fier et je suis fier de vous », s'est écrit de Caulle après l'explosion atomique de Mururoa. Confiance pour confiance, tous ceux qui s'honorent encore d'être des hommes ne sont pas fières de lui.

FRANCO TOUJOURS

A Barcelone, on vient de saisir l'édition du livre « La Religieuse ». Qui oserait prétendre que le régime franquiste ne se libéralisait pas ?

CHEZ LES MAQUEREUX DE L'OPINION

Paris-Jour « ose titre : « L'Affaire Ben Barka disparaît pour laisser place à l'affaire Hayot. »

Les cadavres ne restent pas plus lourds pour Paris-Jour « que pour un ministre de l'Intérieur.

L'important, c'est de vendre du papier et de jeter en pâture un scandale qui fasse oublier les crimes.

énigmatique et qui peut survenir à un homme quelconque ».

Un homme quelconque ! C'est trop peu d'honneur à lui faire, et le lui rendre serait peut-être le moyen d'éclairer « le caractère énigmatique de ce genre de maladie ».

M. Whitman (tireur d'élite) était un ancien « marine », brisé déséquilibré par la discipline qui règne dans cette glorieuse formation, obéissant aux ordres de mettre en joue et à mort tous les innocents qu'on lui désignait.

Il s'est trompé de gibier, incident banal en soi, pour ceux qui lisent d'un œil sec les rattisages de villages, les mises à feu de récoltes et les Oradour d'indigènes.

Au Vietnam, Whitman eût été un héros.

Je suis prêt à m'attendrir sur ses innocentes victimes dans la même mesure que je le fais sur les milliers d'innocents qui meurent du fait des Whitman « chefs d'Etat » auxquels aucune balle dans la tête, jusqu'à ce jour, n'a mis fin à leurs crimes.

HEMEL.

MORT DE PAUL REYNAUD

Cette nouvelle nous parvient alors que le journal est bouclé.

Nous nous réservons de faire connaître dans le prochain numéro ce que nous pensons du personnage.

Avenir du Syndicalisme révolutionnaire

Par MAURICE JOYEUX

Rentrée calme. Les grandes centrales syndicales ajustent leurs revendications, et le défilé à l'Hôtel Matignon a déjà commencé. Il conservera son caractère symbolique et, après quelques grimaces, le ministère accordera juste ce qu'il était décidé à accorder, après quoi, les directions syndicales, avec une touchante unanimité, se féliciteront d'avoir arraché à Debré ce que, de toute manière, celui-ci était décidé à lâcher pour faire patienter les travailleurs. Les luttes ouvrières au cours de l'année se livreront sur des points de détail et leurs résultats, qui, çà et là, permettront de mordre le trait, n'influenceront rien sur la masse des salaires attribuée après le pas de danse traditionnel.

Intégrées ou pas (et cela dépend du contenu qu'on introduit dans ce terme), les grandes organisations syndicales continueront à faire de la figuration et jouer leur rôle de régulateur de l'économie de profit. Depuis des années, elles n'ont pas été autre chose que le frein d'un système auquel elles sont indispensables et qui paie les services rendus par un frayer de circonstance devant leurs menaces qui les justifient devant les masses. C'est dans ce contexte qu'il nous faut situer le syndicalisme révolutionnaire si l'on ne veut pas qu'après bien d'autres cette formule ne devienne le décor d'un théâtre de marionnettes.

LE SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE

Né d'un accord entre les amis du blanquiste Griffuelhes et de l'anarchiste Poujet, contre le guédisme et un réformisme dont l'origine remonte à Tolain et à la première Chambre syndicale, le syndicalisme révolutionnaire déborde les revendications, dans le cadre du système capitaliste, considérées comme accessoires, et réclame, pour les travailleurs, la suppression du salariat et la gestion de tout le secteur économique. Internationaliste et pacifiste, il fut, par excellence, l'outil révolutionnaire de l'avant-garde ouvrière au début du siècle et il a fortement marqué le mouvement syndical dans ce pays. Il lui a construit une histoire et il l'a doté d'une mythologie, à laquelle le réformisme se réfère volontiers pour se donner bonne conscience et qui constitue un fond idéologique douillet à l'usage des travailleurs sentimentaux et idéalistes.

Eparpillé à travers les centrales syndicales, s'il est resté extrêmement vivace dans les mémoires, le syndicalisme révolutionnaire ne survit plus qu'autour de quelques bastions où il s'est solidement accroché et à travers l'action de militants isolés. Il n'existe plus de syndicalisme révolutionnaire de masse. Mais avons-nous jamais eu un syndicalisme révolutionnaire de masse ? Il n'y a pour le prétendre que les naifs ou cette mince poignée de brailleurs qui jouent le rôle de la mouche du coche autour du mouvement ouvrier sans jamais se mêler à ses luttes. Dans la C.G.T. d'avant la guerre de 1914, le syndicalisme révolutionnaire fut toujours minoritaire au sein des grandes fédérations comme d'ailleurs au sein du bureau confédéral et du secrétariat de l'organisation. On a coutume, lorsqu'on parle de cette époque, de jeter quelques noms d'anarchistes ou de syndicalistes révolutionnaires sans bien voir qu'ils ne se sont pas trouvés tous ensemble au bureau confédéral mais qu'ils s'y sont succédés, (minorité parmi des guédistes et des réformistes). C'est vrai pour Delassalle, pour Poujet, pour Yvetot. Faut-il dire aussi que certains syndicalistes révolutionnaires de 1906, comme Griffuelhes par exemple, avaient bougrement évolué en 1917 ?

En vérité, le génie ou la chance du syndicalisme révolutionnaire fut d'inscrire ses méthodes de propagande dans un contexte économique et social explosif. Les salaires de famine, la longueur de la journée de travail, le chômage, l'absence d'une législation sociale garantissant un minimum vital poussaient les hommes vers le paroxysme. Le mérite du syndicalisme révolutionnaire fut justement de proposer des moyens de lutte qui coïncidaient avec l'état d'esprit des travailleurs de l'industrie réduits, pour survivre, aux révoltes farouches. Il ne fut d'ailleurs pas le seul à proposer alors l'action directe. Toutes les organisations socialistes de l'époque, toutes les fractions syndicales appelaient alors les hommes à la lutte, physique, violente, directe contre le régime capitaliste. Ce qui fut l'origine du syndicalisme révolutionnaire fut de fixer à ces luttes un objectif immédiat - la suppression du salariat et la gestion de l'économie par les travailleurs -, alors que les autres organisations donnaient comme but à leur violence, des réformes dans le cadre du régime, la socialisation restant un but lointain qui nécessitait une période intermédiaire. C'est à travers cette confusion, quant aux buts, que le syndicalisme révolutionnaire s'identifia étroitement aux moyens de lutte adoptés par une classe réduite au désespoir. C'est cette situation, à vrai dire paradoxale, qui, aujourd'hui, permet à quelques imbéciles, un numéro de voltige hebdomadaire sur l'histoire du mouvement ouvrier qui alterne avec leur numéro de servilité exécuté à l'occasion de l'enlèvement d'un évêque à Rome.

Cette situation, qui fut celle du syndicalisme révolutionnaire au début du siècle dernier, n'existe plus aujourd'hui. Le réformisme syndical a substitué aux luttes sauvages la négociation patiente, aux perspectives révolutionnaires, les réformes dans le cadre du système, à l'espoir dans le syndicalisme, l'espoir dans un gouvernement « compréhensif ». Les directions syndicales défilent à Matignon. Ce qu'il reste du syndicalisme révolutionnaire doit aujourd'hui jeter un regard lucide sur la situation économique et sociale actuelle avant de déterminer ses méthodes de lutte.

TROIS ALTERNATIVES

Si le syndicalisme révolutionnaire a su conserver son objectif intact, il n'a pas réussi à se réintégrer dans le contexte économique et social actuel. Il ne s'identifie plus avec la réaction spontanée des masses tout au moins dans la société industrielle, il n'est plus en prise directe comme en 1905. Il recherche son second souffle et, de toute évidence, ce n'est pas en récitant des psaumes en l'honneur d'un passé arrangé pour la circonstance qu'il le retrouvera. Pourtant, et aux yeux mêmes des travailleurs, le syndicalisme réformiste a aujourd'hui atteint l'extrême limite de ses possibilités et sa politique contractuelle bute à la fois contre les exigences patronales, les impératifs de l'Etat et les structures d'un système économique qui ne veut plus, mais également ne peut plus, absorber de réformes et qui nécessite des transformations de structures réelles et profondes. Le réformisme ressent également cette évidence mais, matou châtre, il espère en un parti politique pour faire un enfant à une société usée jusqu'à la corde. On peut donc penser que pour le syndicalisme révolutionnaire, l'heure approche où il sortira de sa longue pénitence. Pour cela, trois alternatives lui sont proposées.

1° Tenir, conserver les noyaux partout où ils résistent, en créer partout où cela est possible. Etre présent dans les organisations syndicales existantes. C'est ce que font les minorités dans les centrales.

2° Résister à l'extérieur du mouvement syndical, animer des noyaux ouvriers qui ont conservé l'esprit révolutionnaire et qui sont disponibles, dégager de l'emprise des bureaucraties. C'est une expérience tentée chez Renault et dans quelques usines de la métallurgie dont tous les résultats ne sont pas négatifs.

3° Sortir des organisations syndicales existantes et créer des syndicats autonomes également animés de l'esprit révolutionnaire et susceptibles de constituer le noyau d'une confédération renouée. Mais, il faut bien le constater, cette méthode fut expérimentée au moment de l'éclatement de la C.G.T. Des syndicats autonomes furent constitués, dans la métallurgie, les postes, les fonctionnaires. Mais ces organisations dégénèrent rapidement. Il semble qu'une telle tactique nécessite pour réussir un regroupement intersyndical immédiat sous peine de sombrer dans le corporatisme et le syndicalisme de catégorie.

Les militants syndicalistes ont longtemps débattu de ces alternatives sans arriver à un terrain d'accord, mais, de toute façon, je ne pense pas que ce problème, à l'étape actuelle, soit essentiel. Mais il le deviendra à l'instant où la proposition syndicaliste révolutionnaire coïncidera avec l'aspiration des masses, même si ces masses ne sont pas toutes gagnées à l'idéologie qu'il contient... et alors l'action du syndicalisme révolutionnaire ne sera pas forcément une copie servile du passé et les structures qu'il proposera devront s'inspirer d'un milieu que l'évolution aura profondément transformé. Mais là comme autre part, ce qui reste inaliénable, c'est l'esprit, la proposition initiale du syndicalisme révolutionnaire, la suppression du salariat, la gestion ouvrière, l'abolition des classes.

Et pour maintenir vivantes ces valeurs, pour leur permettre de surnaître dans le flot réformiste, il est capital que, quelle que soit l'alternative adoptée par les militants, ceux-ci se mêlent étroitement aux luttes des travailleurs, même si ces luttes aboutissent à des impasses, car c'est au cours de ces luttes, étroitement mêlé aux travailleurs, que le syndicalisme révolutionnaire a le plus de possibilités de montrer leur caractère nocif et de les opposer au réalisme révolutionnaire ; c'est également au cours de ces luttes que le syndicalisme révolutionnaire aura l'occasion de se compter.

Car on parle beaucoup de luttes des classes en ce moment. Mais la formule n'est pas un exercice de style journalistique, elle se mène à l'usine, parmi les travailleurs. Mais la lutte des classes n'est pas seulement une formule commode pour se situer devant un appareil syndical. Elle a un contenu et ce contenu doit être proposé et défendu devant toutes

L'anarchisme a-t-il eu des rapports avec le marxisme ?

Dans le numéro de juillet du « Monde Libertaire » a paru, sous la signature de notre camarade Daniel Guérin, une étude qui se trouvait amputée de son dernier paragraphe.

Celui-ci dressant un parallèle entre le Socialisme autoritaire et le Socialisme libertaire, et défendant un point de vue sur lequel nombre de nos camarades peuvent faire des réserves, nous avons jugé préférable de le faire paraître séparément du reste de l'étude, joint à un article de notre camarade Lataque qui défend une position divergente.

Je dirais que l'anarchisme est inséparable du marxisme. Leur querelle est une querelle de famille. Ils sont, à la fois, des frères jumeaux et des frères ennemis.

Ils forment deux variantes d'un seul et même socialisme.

Leur origine est commune. Les idéologues qui les ont enfantés ont puisé leur inspiration dans le mouvement ouvrier lui-même, dans l'effort entrepris par les travailleurs au XIX^e siècle en vue de s'émanciper de tous les jougs.

Leur stratégie à long terme, leur but final est identique. Ils veulent renverser le capitalisme, abolir l'Etat, se passer de tous les tuteurs, confier la richesse sociale aux travailleurs eux-mêmes.

Ils ne sont en désaccord que sur quelques-uns des moyens d'y parvenir. Pas même sur tous. Il y a des zones de pensée libertaire dans l'œuvre de Marx comme dans celle de Lénine, Malatesta, le grand libertaire italien, a observé que presque toute la littérature anarchiste du XIX^e siècle « était imprégnée de marxisme ». Bakounine a été le traducteur, en russe, du Capital.

Leur désaccord d'il y a un siècle portait surtout sur le rythme du dépassement de l'Etat ou l'endement d'une révolution, sur le rôle des minorités (conscientes ou dirigeantes ?) et aussi sur l'utilisation des moyens de la démocratie bourgeoise (suffrage universel, etc.). S'y ajoutent un certain nombre de malentendus et de querelles de mots.

Mais le fossé entre anarchisme et marxisme n'est vraiment devenu un gouffre que de notre temps, c'est-à-dire quand la Révolution russe, libertaire et soviétique en octobre 1917, a dû peu à peu céder la place à un formidable appareil étatique, dictatorial et policier.

L'anarchisme, l'idée anarchiste ont été liquidés en Russie comme l'ont été les soviets eux-mêmes.

C'est depuis ce temps que les ponts sont coupés entre les deux frères. Ces ponts, je crois que la tâche des socialistes d'aujourd'hui devrait être de les rétablir. Le socialisme pourrait encore être régénéré si l'on réussissait à injecter le sérum anarchiste dans le communisme d'Etat.

Daniel GUERIN.

L'anarchisme et le marxisme ont des origines communes, historiques dans le mouvement ouvrier et philosophiques dans l'éclatement du système hégélien, mais leur parenté est-elle si grande ?

Il y a une première différence, le marxisme est monolithique si on creuse assez profondément sous les divergences tactiques, actuelles ou passées, l'anarchisme est au contraire une juxtaposition de différents courants, individualiste, anarcho-syndicaliste et anarcho-communiste.

Quand on parle de différence entre marxisme et anarchisme, on se place sur les terrains qui les ont vus s'affronter : 1^{re} internationale, Russie, Espagne... Et là, le désaccord portait essentiellement sur la conception d'une structure économique et le rôle de l'Etat. Mais ce désaccord masquait des divergences beaucoup plus profondes et aujourd'hui la différence essentielle est dans une conception de l'homme : le marxisme est attaché à un homme producteur pour qui le travail reste une dimension primordiale, l'anarchisme grâce à son anti-dogmatisme et la diversité de ses différents courants a une vision plus large de l'homme : son rôle producteur ira s'amenuisant grâce à l'automatisation, ses dimensions psychologiques, sexuelles... occuperont une place croissante. Et si l'anarchisme est une variante du socialisme, c'est dans la mesure où celui-ci n'est pas simplement un mode de production, mais doit permettre à l'homme de se développer sur tous les plans.

On peut se demander ce que pourrait apporter le sérum anarchiste au communisme d'Etat, sinon l'éclatement et la disparition de ce dernier par une reconquête de ses multiples dimensions par l'homme.

Un autre fossé entre marxisme et anarchisme existe quant à la place qu'ils accordent respectivement à l'individu et à la société, et à leur conception de la liberté.

Et devant ce devenir où l'individu demande sa reconnaissance par cette société de consommation anonyme et stéréotypée l'anarchisme, même si tout lui reste à bâtir, a une chance que le marxisme, lui, a gaspillée.

Ambroise LATAQUE.

VIVE SACCO ET VANZETTI

L'American Legion est invitée par la France à fêter son cinquantième, ce « jubilé » se passera à Paris, en l'an de grâce 1967. Cela me remémore une date : 1927 où l'American Legion était également l'invitée de la France. C'était aussi l'époque où l'Amérique exécutait deux hommes, deux anarchistes : Sacco et Vanzetti ; et je me rappelle le bruit fait le jour de l'ouverture du congrès de l'American Legion ; mélangé aux congressistes un petit homme s'asseyait dans la salle, au moment où le président ouvrait la séance, le petit homme se levait, et, d'une voix vibrante s'écriait : « Vive Sacco et Vanzetti », surprise, stupeur, indignation et vidage du petit homme en direction du commissariat de police.

Vous l'avez deviné, ce petit homme c'était le grand bonhomme Louis Lecoin ; l'homme qui passa pour son idéal quelques années de sa vie en prison. Nous n'avons pas, et c'est heureux, le culte de la personnalité, nous n'irons pas hisser Lecoin sur un pié-

destal, il nous est arrivé même de le critiquer quand nous jugions - à tort ou à raison - que notre camarade prenait une position qui nous semblait non anarchiste. Il n'en reste pas moins vrai que toute la vie de Lecoin, jours et nuits, que tout le bien matériel de Lecoin fut au service de son idéal libertaire, et cela mérite je crois d'être dit.

Ce qui mérite d'être dit aussi, c'est que dans ce monde où l'idéal ne s'élève pas pour la plupart des hommes, au-dessus de l'acquisition du frigidaire et du poste de télévision, dans ce monde où tout beaucoup de la matière grise n'a pas d'autre objet que de rédiger la composition du prochain tiers, le cri de Lecoin trouverait un peu moins d'écho qu'aux jours de 1927.

Sacco et Vanzetti sont morts pour leur idéal, Lecoin a souffert pour lui, qu'il rayonne pour les générations futures, libérées de tous les servages du corps et de l'esprit.

PIOU.

les instances ouvrières aussi bien à la base de l'entreprise. Ce contenu c'est la gestion ouvrière, c'est la suppression du salariat, c'est la lutte contre les hiérarchies de salaire, c'est le rejet de l'hypothèse politique dans l'économie socialiste.

Et c'est sur ces critères que les syndicalistes révolutionnaires se jugeront au cours des années à suivre. C'est là qu'est l'avenir de l'esprit syndicaliste révolutionnaire, même si cet esprit ne s'inscrit pas obligatoirement dans des schémas tout faits. On ne recommence jamais l'histoire. Mais l'esprit qui anime le refus d'accepter est éternel. Il suit à la trace l'oppression pour chaque fois se réincarner face aux structures nouvelles que cette oppression invente pour se continuer.

La Société du Mépris

Ce monde est celui de l'abandon, Absurde né de la disproportion entre l'étouffoir des grands ensembles et la timidité de l'habitant, entre le savoir illusoire et l'ignorance de la réalité, entre le pouvoir écrasant de la société et l'impuissance de l'individu. Nos facultés sont atrophiées; nos oreilles souffrent du silence; le bloc-notes annihile notre mémoire; notre originalité est noyée dans la FOULE

« Consomme et tais-toi. » C'est la société du mépris. L'heure, comme un aiguillon, nous pousse non plus à créer mais à produire, le plan Fouchet non à penser mais à REUSSIR.

C'est le V° Plan. C'est la société du mépris, la machine étatique comme elle a corrompu les politiciens achève d'embrancher les syndicats, derniers bastions de la révolte ouvrière, cette révolte qu'elle enrobe dans une savante illusion de bien-être.

Grisaille et incertitude, la société moderne n'offre plus les larges brèches, les aspérités blessantes à l'œil de l'exploité qui indignent un Zola, mais une parole lisse, glissante comme une vitre, immatérielle comme l'ENNUI.

Il n'y a pourtant pas eu révolution, ni sociale, ni humaine. Seulement une vaste mystification, le plus formidable tour de magie qu'ait jamais osé le capitalisme.

Au nom du progrès scientifique, de la loi économique et de l'intérêt général, la classe possédante a brassé, dépeçé, accéléré, précipité, rattrapé, attaché, étiqueté, numéroté, CONDITIONNÉ l'individu... et l'individu s'est fait CONSOMMATEUR; Portemonnaie et tube digestif! Là est l'arme du capitalisme, l'invisible et incontrôlable, elle s'appelle l'ALIÉNATION (L'ALIENATION).

C'est le cadeau empoisonné, la tête élyséenne, le coup bas du crédit, le tapis vertueux de la procédure.

Mais voyons nous sommes de gauche, nos intérêts sont les mêmes: la PROSPERITE (la nouvelle idole inventée par le patronat pour immoler la classe ouvrière).

En niant les classes et en désarmant les travailleurs de leurs convictions révolutionnaires, la société capitaliste consomme, digère l'individu pour en faire « un homme moderne ».

« Qui fume les cigarettes » machin chose » comme tout le monde!

« Qui lit » France-Dimanche » comme tout le monde!

« Qui va » faire son tiercé » comme tout le monde!

Un « HOMME MODERNE », c'est-à-dire un esclave des temps modernes, capable de s'intégrer à la société capitaliste de demain!

C'est le même bonheur de suer qui a ravivé ses façades, s'est blanchi les mains du sang des ouvriers en changeant l'autorité policière parce que trop impopulaire, pour une authentique dictature des esprits par la dépersonnalisation de l'individu.

Garant de cette funeste mystification, l'Etat s'est inventé un olibi: le bulletin de vote (ce n'est pas dangereux et puis on a la conscience tranquille).

C'est une offensive occulte menée par la société contre l'individu, l'individu à qui l'on laisse d'ailleurs toutes ses illusions de puissance. Ne sommes-nous pas le « peuple de la liberté » ? (les légendes sont tenaces). Un peuple « hautement civilisé » (lire conditionné)... et qui « va de l'avant » (se jeter au nom du progrès, dans les filets de l'impérialisme « scientifique »).

La dictature nouvelle de la société, la dictature de la société SUR L'INDIVIDU (et non plus la dictature classe possédante sur classe ouvrière) si inassaisissable qu'elle soit, risque de remettre en question l'émancipation des hommes et ce sera

LA SOCIÉTÉ DU MÉPRIS

Déjà, cette dictature travestie enregistrée ses premières victoires: la collaboration des classes, la dépolitisation des masses. Premier produit de cette société de l'aliénation, la génération d'après-guerre fait les frais de cette dictature qui n'ose pas dire son nom.

Elle est blâcée, l'ennui la mine. Les jeunes réagissent contre leur mise en condition. A travers les manifestations des blousons noirs, des yéyés et des beatniks il faut voir la révolte (parfois inconsciente) de jeunes qui réclament à leur manière leur DROIT A LA VIE.

Ils sentent autour d'eux une oppression obscure qu'ils ne parviennent pas à définir.

Les plus conscients d'entre eux, les « Provos » ont analysé et justifié leur comportement: « Nous avons peur de la bombe atomique, peur des flucs ». N'est-ce pas cette insécurité constante dans sa condition artificielle, le symptôme caractéristique de l'homme aliéné?

N'est-ce pas leur fragilité individuelle face à la machine sociale, qui pousse les jeunes à se détourner en groupe?

Parce qu'ils ont compris cela les Provos donnent un sens à leur révolte. Ils accusent.

Nous n'avons pas le droit d'ignorer cette révolte de jeunes qui ont pris conscience de la nouvelle société qui les opprime. Leur action a fait mouche parce qu'elle est adaptée au nouveau visage du capitalisme. Et, peut-être, en effet, le chemin de la révolution devra-t-il passer par la désintoxication des travailleurs que l'esprit bourgeois a empoisonné...

Marcel BONNET

PROVOS — RÉVOS

Qu'est le PROVOTARIAT ?

Je lis dans la revue « Révo », de Bruxelles, sœur spirituelle de la revue « Provo » d'Amsterdam, ces quelques lignes qui permettent de se faire une idée de ce qu'est leur mouvement: « Tous les Provos, beatniks, pleimers, nozems, teddy-boys, rocks, blousons noirs, raggaeers, stilljagi, murgipi, étudiants, artistes, associaux, anarchistes, anti-bombes. »

J'ajoute tout de suite que c'est bien généreux de la part des Provos et Révos de prendre sous leur aile tout ce monde, mais cette fraternité ne sera pas sans créer une profonde confusion dans l'esprit de ceux qui s'enthousiasment pour ces jeunes révoltés de l'ordre social.

Il ne faudrait cependant pas confondre non-conformistes, révoltés et anarchistes, à moins de réaliser un salmigondis indigeste et infernal.

« Ceux qui ne désirent pas faire « carrière, qui ne mènent pas une « vie régulière, ceux des jungles asphaltées de Londres, Paris, Amsterdam, New York, Moscou, Tokyo, « Berlin, Milan, Varsovie, ceux qui se « sentent inadaptés à cette société », sont des provos.

D'accord! Mais déjà à Amsterdam, l'un d'eux a accepté de figurer sur une liste électorale pour entrer au conseil communal. Ce chemin glissant est dangereux; d'autres se sont enlisés, malgré leur désir de tout chambarder. Ils se sont finalement pris au sérieux et ont été absorbés par le milieu. Cette tendance est désavouée par les Provos de première heure. Ceux-ci considèrent cette division comme un apport des derniers arrivés dans le mouvement.

« Le provotariat est le dernier face-à-leur de révolte dans nos pays développés. »

Je ne suis pas certain. Le monde n'a pas fini de se collecter aux impériales de l'évolution des sociétés.

« Le Proletariat s'est assujéti à ses chefs politiques, à son poste de « TV. Il s'est amalgamé à sa vieille « ennemie la bourgeoisie, et constitue « avec elle une immense masse « grise. »

« Le Provotariat n'est pas une « classe, sa composition est trop hétérogène pour cela. »

Il y a beaucoup de vérités dans toutes ces affirmations. Ne sont-elles pas le reflet de l'état des Provos et Révos qui entrent par-delà leur révolte, l'acheminement vers un monde plus fraternel et plus humain?

S'agit-il d'un mouvement ou seulement de flambées de révolte?

S'agit-il d'action coordonnée épaulée par une idéologie qui se voudrait anarchiste?

S'agit-il enfin de quelques individualistes entraînant dans les sillons de leur action, une jeunesse avide d'agir pour agir?

Toutes ces suppositions peuvent être retenues. Il faut en tenir compte dans un examen objectif du « phénomène » Provo-Révo.

Pour ma part, cette résonance d'action est valable. La majeure partie des actions déclenchées restent comptables dans un actif de révolte.

Quant aux postulats anarchistes possibles, c'est là une autre histoire! Sans doute, il s'agit de ne point se laisser influencer par tous les tenants de l'ordre: ministre de l'Intérieur ou de la Justice, chef de la police, maire socialiste d'Amsterdam, partis de droite ou de gauche! Tout ce beau monde empesé dans des costumes d'apparat, ne vaut tripette! Voudrait-il avoir la prétention de régenter la société, après l'avoir enfoncée dans un abîme d'erreurs, de mensonges et d'absurdités sans nom?

Que la jeunesse Provo-Révo en ait marre de ces bavards officiels, de ces discoureurs à la petite semaine, on le comprend. Elle réagit à sa façon et c'est parfait. Elle réagit, non pas en mettant des gants — elle n'a pas de quoi se les payer — mais avec les mains, les pieds, la gueule. Ce n'est pas toujours drôle, mais c'est réaliste. La manière dont elle s'est dressée contre l'ordre stupide et bestial de l'autorité ne peut lui faire enregistrer que des succès.

Quelques esprits pusillanimes se récrient, dénoncent le scandale, vont jusqu'à dédaigner les actions désordonnées engendrées dans les combats de rue. Ils n'hésitent même pas à dénoncer le vandalisme qui les accompagne.

Oui, mais les mêmes se taisent sur le vandalisme qui sévit au Vietnam ou ailleurs!

Toute cette action est là, brutale, incohérente peut-être, mais elle s'impose. Toutefois, on peut se demander: Où va-t-elle et que veut-elle? That is the question!

Ce que nous pensons, nous, c'est que Provos et Révos veulent d'abord un peu de bonheur dans ce monde désaxé, un peu plus d'affection dans un monde sans amour, un peu de chaleur dans un monde froid, aux sentiments inhumains.

Dans une société incapable de prévoir pour eux un avenir sans une pluie de bombes atomiques détruisant toute espérance, leur réaction est saine. Et que Messieurs les dirigeants se hâtent de donner suite à leurs aspirations premières, avant de devoir plier bagage et de céder la place à cet esprit nouveau.

Hélas! non, ces Messieurs se récusent et refusent à prévoir quoi que ce soit. Leur législation n'a pu offrir à ce jour que des primes d'allocations familiales à des parents criminels et prolifiques. Les pouvoirs publics se sont contentés de distribuer quelques aumônes ridicules par le truchement d'une législation sociale, d'organiser les secours aux chômeurs (sécurité sociale).

Partout s'est instituée la vente à crédit; l'achat à tempérament des frigidaire, des T.V., des radios, des voitures et jusqu'aux vacances, s'est intensifié sans cesse. Pourtant, les postes de radio et de télévision diffusent à longueur d'ennui, des programmes stupides d'une indigence inraisonnable. Alors, quoi! Vous voudriez que cette jeunesse frustrée du meilleur de ses années, marche encore avec de tels slogans! Soyons

sérieux. Ministres de monarchie ou de République démocratique ou populaire, si vous n'avez que de tels hochets à offrir à la jeunesse qui a bien d'autres aspirations que celle d'aller crever dans les tranchées d'une nouvelle dernière guerre, méfiez-vous!

Quoi! Vous vous plaignez de ce qu'on a renversé quelques voitures, brisé quelques vitrines. En comparaison des villes et des villages détruits au napalm c'est chose bien minime, ne trouvez-vous pas?

Travaillez donc, s'écrient les bons bourgeois. Mais où et comment, pour quel salaire, dans quelles conditions et sous quelle autorité?

Et pourquoi tous ces bras inoccupés à des métiers haïssables: rois, prêtres, généraux, militaires, bureaucrates, policiers et zendames? Quels beaux exemples de civisme!

Ainsi donc, après avoir engendré ces « monstres », vous voudriez en faire de la chair à canon et outil d'usine pour vos profits. Certains voudraient les envoyer au Vietnam ou ailleurs, défendre les dividendes, les intérêts sordides.

Les Provos-Révos se refusent d'être immolés, en refusant d'être les porteurs de vos idéologies enseignées à coups de trique dans vos séminaires jésuites et écoles laïques.

Provo-Révo. Phénomène de renouveau chez une jeunesse révoltée et qui, peut-être inconsciente aujourd'hui, prendra vraisemblablement toute sa force demain.

Provos, Révos, bravo! Demain sonnera le rendez-vous sur le chemin de l'anarchie.

Que ceux qui ne le comprennent pas, s'arc-boutent, car l'heure viendra où tout sera plus clair, et les Provos et Révos balayeront ce monde de mollusques et de vieillards sans ardeur ni vaillance, pour ériger un monde sans dieu ni maître.

Hem DAY.

A propos de Freud

Dans un bureau secret de Sibérie, pas loin du Vatican, Freud est étendu sur le divan. Derrière lui deux psychiatres vont opérer. Leur méthode consiste à dialoguer sur un patient silencieux.

L'un d'eux se réclame de Jésus-Christ, l'autre du dernier et unique Marx.

Les symptômes de Freud expriment un noyau conflictuel qui fait souffrir nos deux soignants, j'ai nommé: « psychanalyse non refoulée ».

Pr Goupillon: « La psychanalyse est une maladie de notre temps comme le communisme. »

Le Pr Buda, doctoralement précise: « La médecine hitlérienne avait remis à la mode la magie, l'astrologie, la médecine à la mode de Truman remet en honneur la psychanalyse. »

Pr Goupillon: « La psychanalyse est un danger, le fruit du matérialisme de Freud. »

Pr Buda: « Peste, que ce bourgeois rétrograde. »

Pr Goupillon: « Pour expliquer tout l'homme... osons affirmer qu'il faut être chrétien. Freud ne l'était pas. »

Malgré le marteau et la croix Freud resta freudien.

Serge Moscovici a qui j'ai emprunté ces citations recueillies dans les revues marxistes et catholiques a étudié sérieusement les blagues que l'on nous comble sur la psychanalyse.

En voici une: « Il y a des secrets qu'il faut faire, absolument taire même au médecin. » Dommage... on aurait pu rire. C'est la seule résistance que Pie XII ait sanctifiée.

Le pape ne fut pas écouté. En effet, on a épuré un monastère mexicain en appelant des psychanalystes (?) J'ai assez peu de documents sur cette expérience, mais il semble que la thérapeutique employée fut d'inspiration jungienne... Malgré cela, les deux tiers des postulants au sacerdoce ont changé de voie.

Suite à cette expérience, sans changer les apparences, on va instaurer un Centre de psychanalyse qui aura toutes les allures d'un centre de recrutement puisique contrairement à Freud, Jung permet les « conseils ». Les névrosés ont un « moi » faible qui peut trouver un équilibre apparent dans la sublimation religieuse. Cette technique, qui nuit à la liberté de l'individu a été condamnée par Freud.

La revue communiste « Nouvelle critique » considère « qu'il n'y a pas lieu de chercher ce qu'il y a de valable et de non valable dans la psychanalyse ». N'est-ce pas une nouvelle critique que celle-ci? Elle rejette en bloc le freudisme sans savoir de quoi elle parle, il y a tout lieu de penser qu'elle a dû accepter Marx dans sa totalité sans chercher ce qui « était valable ou non ».

Chez les marxistes est amorcé le dégel, on devient coulant... espérons qu'ils couleront jusqu'au dernier!

Maintenant... « La Raison » (sic) admet: « la psychanalyse a acquis le droit de cité dans la science ». Cependant les marxistes ont l'habitude de réfléchir en moelle épinière tout conditionnés qu'ils sont. Comme le chien de Pavlov ils salivent des reproches au signal freudien. On n'admet pas que Freud n'explique pas le social, enfin qu'il n'explique pas tout. A ma connaissance Freud n'a jamais prétendu être Marx...

« L'Internationale situationniste », après J.-F. Revel s'en prend à J. Lacan pour son « obscurité réellement creuse et pompeuse ». Creuse, obscure, pompeuse, mais pour qui? Pas pour les psychanalystes qui s'accordent tous à voir en Lacan un penseur original, dont l'apport au freudisme est des plus importants. Alors on s'en f... que ces petits pollicards projettent LEUR PROPRE VIDE sur Lacan. Freud nous a dit qu'en psychologie le moindre imbécile se prenait pour un savant. On ne comprend pas: ON dit c'est incompréhensible. Mais ON... a oublié le « C ».

Dans un prochain article je parlerai des tentatives de faire fusionner Marx et Freud faites par des penseurs à courte vue comme Paul Ricoeur et Edgar Morin.

Gérad VICAR.

POINTS de VUE sur la "REVOLUTION CULTURELLE"

Les nouveaux spartiates

« Le seul idéal pour lequel un homme à tête d'homme doit vivre et peut même se permettre de mourir : le bonheur sur cette terre, et tout de suite. »

Noël ARNAUD.

Les échos lointains de la « Grande révolution culturelle socialiste et prolétarienne » qui se déroule en Chine, ont fourni ces derniers temps matière à se gausser à toute la presse bourgeoise : celle-ci espère, sans doute, que ses éclats de rire couvriront son silence sur la tragédie vietnamienne. Il est vrai qu'il est facile de tourner en dérision ces gardes rouges pour qui porter des lunettes de soleil est un signe de ralliement à la contre-révolution, et brûler un feu rouge une preuve d'attachement à la pensée de Mao Tsé-toung. C'est en tout cas plus facile que d'informer l'opinion sur la situation dans les territoires « français » d'outre-mer, abandonnés à leur misère et à leur désespoir. Pour nous, qui nous soucions plus du sort du peuple chinois que de celui de quelques bonnes sœurs molestées, nous ne saurions faire chorus avec cette presse imbécile. Quelle est la signification réelle de ces événements ? S'agit-il comme beaucoup l'ont écrit, d'un virage à gauche ? Quel crédit apporter aux virulentes attaques anti-bourgeoises des maîtres de la Chine ? C'est à ces quelques questions que nous essaierons de répondre ici.

TERRORISME CULTUREL

L'homme se réduit à son appartenance de classe ; toute œuvre romanesque se référant à un autre critère que celui-là pour décrire ou analyser un sentiment, est bourgeois, réactionnaire, révisionniste : voilà le nouveau credo imposé par la Révolution culturelle.

Dans une étonnante brochure : « A propos de la littérature du révisionnisme moderne en Union soviétique », les propagandistes chinois donnent de nombreux exemples de ce qu'ils considèrent comme un retour au mode de pensée capitaliste : « la philosophie de la survie » (le fait de penser à sa propre existence et non à combattre résolument l'impérialisme américain et ses valets), « la théorie réactionnaire de la nature humaine » (le fait de penser qu'au-delà de l'appartenance de classe, il existe une nature humaine commune à tous), tout cela n'est que « colportage zélé du révisionnisme khrouchtchévien, trahison cynique de la révolution prolétarienne, capitulation devant l'impérialisme américain, ennemi des peuples du monde entier »...

LA SIMPLICITE DU PRESIDENT MAO

Cette profession de foi prolétarienne n'altère en tout cas en rien la mégalomanie de « la plus grosse fouie bleue chinoise ». La Révolution culturelle a déclenché une offensive généralisée du culte de la personnalité sur tous les fronts : l'expression « maoïsme » a remplacé officiellement à Pékin « la pensée de Mao Tsé-toung ». Ce n'est plus seulement la pensée et les écrits d'un homme qu'il faut admirer, c'est cet homme lui-même, à l'égal d'un Dieu :

« Le président Mao, soleil rouge dans le cœur des peuples. »

« Nous l'aimons plus que notre propre vie. »

« Un soleil qui ne se couche jamais. »

« Lorsque les Chinois rendent visite à la province natale de Mao-Tsé-toung, nombreux sont ceux qui s'exclament :

« Quel bonheur, nous sommes sur le chemin où a marché le président Mao ! »

« De la bouche du président Mao ne peut sortir que la vérité. »

« Le président Mao est le grand chef des peuples du monde entier. »

La brochure modestement intitulée : « La lumière de la pensée de Mao-Tsé-toung éclaire le monde entier » nous apprend qu'une délégation culturelle algérienne déclara après avoir rencontré le président : « Sa simplicité va au-delà de toute attente. »

Ben, voyons !

DE LA POUDDRE AUX YEUX

Le but officiel de la Révolution culturelle est l'instauration d'un socialisme

« dur et pur », à la spartiate, pourrait-on dire. Tout ce qui rappelle les habitudes bourgeoises, toutes les survivances du passé (un passé de souffrances et de misère, fait essentiel que bien des commentateurs occidentaux, confits dans leur ironie méprisante, affectent d'ignorer) doit être impitoyablement extirpé et écrasé. Malheureusement ces belles intentions ne sont que de la poudre jetée aux yeux des Chinois sincèrement désireux, et ils sont l'immense majorité, de construire le socialisme : le grand remue-ménage fait en surface permet de sauvegarder l'essentiel, c'est-à-dire l'existence d'un Etat tyrannique, omniscient et omnipotent.

On abolit les grades dans l'armée, mais la militarisation de la jeunesse s'accroît de jour en jour (et pas seulement en raison de la menace U.S.) ; de toute manière, les généraux, s'ils ne portent plus de galons, exercent les mêmes fonctions qu'autrefois : seule la dénomination a changé.

On brise la structure oppressive de la famille traditionnelle et on libère la femme, mais les adeptes de l'amour libre sont envoyés dans des camps de rééducation par le travail séparés de plusieurs milliers de kilomètres.

Les gardes rouges, jeunes loups fanatisés, s'en prennent à tout ce qui ne correspond pas à leur idéal de pauvreté, d'uniformité et de grisaille universelles. Tout ce qui retarde la Chine sur la voie de devenir un grand univers concentrationnaire où 700 millions de robots proclameront en chœur leur amour de Mao-Tsé-toung, tout ce qui risque d'être le grain de sable dans la machine bien huilée, tout cela est livré à leur fureur destructrice.

Mais le plus formidable appareil d'Etat et de coercition que la bourgeoisie ait jamais possédé, la classe dirigeante la plus puissante, le capitalisme d'Etat le plus oppresseur, tout cela est l'objet d'un culte qui en laisserait béat d'admiration Goebbels lui-même.

COMME LARRONS EN FOIRE

Pourquoi les attaques les plus virulentes du P.C. chinois sont-elles lancées contre la Yougoslavie ? L'Albanie du tout-puissant Enver Hoxha est-elle donc un modèle de démocratie plus enviable ? Ne serait-ce pas parce que les thèses yougoslaves sur le dépérissement de l'Etat, sur une société sans partis, sur l'auto-gestion, sont jugées dangereuses dans la mesure où, malgré des imperfections et des contradictions évidentes, elles tendent à promouvoir la responsabilité de l'individu au détriment de l'Etat tentaculaire ? Et le gouvernement chinois, si prompt à donner des leçons de pureté doctrinale, ne soutient-il pas tous les dirigeants du tiers-monde, fussent-ils l'émanation de la bourgeoisie la plus cor-

rompte et la plus réactionnaire, pourvu qu'ils fassent assaut de démagogie anti-impérialiste ? Le maréchal Lin Piao qui, à l'entendre, voue une haine implacable à la bourgeoisie, n'a-t-il pas récemment reproché au Vietcong de mener une politique trop socialiste dans les zones libérées, et de ne pas faire trop commun avec la bourgeoisie vietnamienne ? En vérité, toute la politique étrangère de Pékin de ces dernières années prouve surabondamment que la bourgeoisie est le meilleur allié des gouvernements chinois. Non content d'être le plus fidèle soutien des roitelets saignants d'Afrique et l'allié inconditionnel des pires dictateurs arabes, non content d'avoir imposé au P.C. indonésien la politique d'une stupidité sans bornes qui a eu le lamentable résultat que l'on sait, non content de tenter de rééditer le même exploit aux frais du peuple vietnamien, le gouvernement chinois prétend donner aux peuples du monde des leçons de révolutionnarisme. Voilà qui passe la mesure !

A qui fera-t-on croire que l'ami du dehors puisse être l'ennemi au dedans ? On aime bien jongler avec les mots à Pékin : de même que l'on qualifie pour les besoins de la cause de « patriotes anti-impérialistes » et autres sornettes du même acabit les bourgeois des pays non engagés, la bourgeoisie que l'on dénonce à cet et à cris de Nankin à Canton ne serait-elle pas une couverture commode pour dissimuler une opposition plus sérieuse ?

AIR CONNU

En choisissant la jeunesse des écoles (c'est-à-dire l'élément le plus facile à endoctriner) pour être le fer de lance de la Révolution culturelle, le gouvernement chinois prenait sciemment le risque d'exaspérer la population. Il aurait été plus facile de se servir des ouvriers, comme à l'accoutumée, et que cela n'ait point été fait, et que les dirigeants aient préféré innover, avec les périls que cela comportait, prouve que la Révolution culturelle est dirigée au moins autant contre les ouvriers que contre la bourgeoisie : au paradis communiste, celle-ci ne doit pas être la seule à avoir conservé de mauvaises habitudes individualistes.

Si, instruit par une longue expérience sur les différentes acceptions que peut prendre le mot « bourgeois » dans la bouche des marxistes, on se penche avec attention sur l'abondante littérature gouvernementale, on ne manque pas de faire d'intéressantes découvertes : c'est ainsi que l'écrivain Teng Touo est violemment critiqué pour avoir écrit, à propos d'anciens souverains (ce qui est évidemment prétexte à dénigrer le gouvernement actuel, et celui-ci ne s'y est d'ailleurs pas trompé) : « Leur erreur venait de ce qu'ils n'attachaient pas assez d'importance à la sagesse des masses », « les meilleures idées ne peuvent venir que des masses », « il est nécessaire d'ac-

cepter les suggestions d'en bas ». Plus loin, Teng Touo donne comme modèle de ligne politique « la ligne des masses » qu'il oppose aux régimes despotiques où règnent « l'arrogance, la subjectivité, l'arbitraire ». Le gouvernement n'a certainement pas tort d'accuser à ce propos Teng Touo d'être opposé à la dictature du prolétariat, mais il lui est beaucoup plus difficile de faire admettre que les textes émanant d'un bourgeois à la mode du révisionnisme khrouchtchévien. Ce n'est bien la première fois que l'on voit un bourgeois faire l'apologie des masses.

On trouve déjà les mêmes mensonges dans un article du « Quotidien du peuple » du 4 mai 1958 : « Les éléments à droite de la bourgeoisie chinoise vilipendent la dictature du prolétariat. Ils disent qu'elle mène au bureaucratisme, à l'arbitraire de l'étatisme, au divorce entre les dirigeants politiques et la masse des travailleurs, à la stagnation, à des déviations dans le développement du socialisme, au renforcement des antagonismes et des contradictions intérieures. »

Là encore, posons la question : ne croira-t-on sincèrement que ces critiques ne sentent émaner d'éléments de droite ?

D'ailleurs l'hypocrisie des dirigeants chinois éclate au grand jour lorsqu'ils déclarent :

« Nous ne devons jamais considérer notre lutte contre les intellectuels comme une simple polémique sur le papier, sans aucun effet sur la situation générale. Ce sont précisément un certain nombre d'intellectuels révisionnistes du cercle Pékin qui ont servi de troupes de choc dans l'affaire hongroise. Tout comme le vent qui annonce la tempête, c'était là le prélude à leur vaine tentative de restauration contre-révolutionnaire. »

Le P.C. chinois établit donc un parallèle étroit entre le cercle Pétofi et « bande noire » : tous deux sont accusés d'être des contre-révolutionnaires à la solde de la bourgeoisie, et de vouloir le rétablissement du capitalisme.

Or, voici quels étaient les mots d'ordre lancés par le cercle Pétofi dans un tract du 23 octobre 1956 :

« Pour la démocratie socialiste. »

« Direction ouvrière des usines. »

« A bas la politique économique stalinienne. »

« Direction ouvrière des usines ! Est-ce là un mot d'ordre de la bourgeoisie ? »

Mao-Tsé-toung n'a décidément pas gardé rancune à celui qui l'avait exclu du P.C. pour « déviationisme » : ses procédés d'assimilation et de confusion sont soigneusement entretenus et rien à envier aux pires méthodes du général Joseph. Nous prenons en tout cas acte de l'aveu du gouvernement chinois : celui de révéler l'existence d'une opposition de gauche mais crier partout au péché de contre-révolution pour tromper le peuple chinois, c'est reconnaître implicitement que celui-ci, qui ne veut à aucun prix le retour au capitalisme affamé, risquerait d'être sensible à des voix venues d'ailleurs.

La Révolution culturelle apparaît donc avant tout comme une « reprise en main » du peuple chinois. On utilise une jeunesse fanatisée, étrangère à la classe ouvrière, soi-disant pour extirper les survivances du capitalisme, en fait pour terroriser la population. Cela prouve au moins que celle-ci n'est pas si embrigadée qu'on voudrait nous le faire croire : meurtre de nombreux gardes rouges et dévotion (1). Et le jour où ouvriers et paysans se lèveront pour briser toutes les idoles et construire enfin le socialisme, un même cri déferlera sur toute la Chine : « Un seul héros, le peuple ! »

Yves DELAPORTE.

(1) « Le Monde » du 13 septembre : « De sanglants incidents ont opposé des gardes rouges aux travailleurs et paysans dans différentes villes et régions au cours des trois dernières semaines. A Canton, des centaines d'ouvriers d'une usine ont attaqué des gardes rouges. »

Anarchie en Chine ?



Le mot Anarchie, une fois de plus, est apparu à la une des quotidiens, début septembre. « Les dernières nouvelles parvenues à Paris donnent l'impression qu'une certaine anarchie pourrait s'installer à Pékin », écrit un journaliste du « Figaro ». Voilà qui ne serait pas pour nous déplaire si ce n'était la confusion entretenue sur ce mot depuis sa création ; évidemment Proudhon et Bakounine eux-mêmes n'utilisaient dans les deux sens. On ne peut que le regretter et s'employer à lever l'équivoque.

Non, ce n'est pas l'anarchie qui apparaît à Pékin mais exactement le contraire. Ce n'est pas la révolte de jeunes épris de liberté, qui qu'ils disent, mais les agitations de jeunes, aliénés par un conditionnement sans merci. Ce n'est pas le combat d'une jeunesse à la recherche de son épanouissement, bannissant les paternalismes et cultes quels qu'ils soient mais un déchaînement hystérique provoqué par le L.S.D. Maoïste. Ce n'est pas un refus du monde absurde mais une acceptation religieuse de l'existence rigée par une vérité absolue. Il faudrait prendre le contrôle de chacune des actions et affirmations des « gardes rouges » pour provoquer une situation anarchique.

Mais les dirigeants ennemis se méfient du déferlement soudain de passions même si celui-ci rend hommage au grand chef, car ce sont des jeunes qui sont dans la rue ; et, après tout, soviets qu'en soient les prétextes, les motivations, dans tous les pays du monde des jeunes descendent dans la rue, que ce soit sous forme de blousons noirs, de beatniks, de provos (pour ne citer que les plus sympathiques), ou autres. Peu importent les slogans criés, les violences ou non-violences commises, le besoin d'action se manifeste chez eux. Et ce besoin ne correspond-il pas au sentiment profond d'angoisse devant l'absurde comme disait Camus ? N'est-ce pas simplement une manifestation de cette « révolte métaphysique » qui éclate physiquement chez le jeune au seuil de cette inconscience qui l'attend et qui est sa vie ? Toujours est-il qu'en Chine comme partout ailleurs le pouvoir s'inquiète devant de telles manifestations. Dans les pays capitalistes les flics se chargent des blousons noirs, des faux et des vrais beatniks, la troupe charge les provos et déjà en Chine, l'appareil du parti tente de remettre de l'ordre parmi ses « gardes rouges », car même brandissant les portraits de Marx et de Staline, les dirigeants savent bien que cette énergie doit être contrôlée immédiatement s'ils veulent en rester maître. Ces jeunes, endoctrinés, aliénés, reprenant en chœur les litanies entonnées par leurs prêtres marxistes ont été malgré tout, un instant, incontrôlés ; un instant ils ont oublié « la discipline de masse », un instant ils sont redevenus JEUNES et il a fallu un rappel officiel du « Quotidien du Peuple » pour freiner cet élan qui, pour un peu, aurait pris des formes « contre-révolutionnaires ». L'armée était là d'ailleurs, sans grades apparents, peut-être, mais vigilante et disciplinée comme toutes les armées, prête à canaliser et à mater cette « révolution

culturelle » au cas où elle deviendrait vraiment révolutionnaire.

On peut s'interroger sur le vrai sens de cette action ordonnée par l'Etat alors qu'il apparaît après dix-sept ans de dictature du prolétariat que tout ne va pas pour le mieux chez les demi-dieux de Pékin. Les fauves, à l'exemple de leurs précurseurs russes commencent à s'entre-dévoiler, et Mao improvise. La façade de l'édifice doit respiculer même si dans les ténèbres de l'intérieur des lézards se dessinent. La dictature du prolétariat doit être sauvée, il faut que Marx et Mao aient raison. Pour les hommes du pouvoir c'est la condition de leur conservation, pour les masses endoctrinées (peut-être moins que le voudraient leurs chefs) c'est le refus du doute, comme Dieu est pour le



En attendant un problème avenir radieux, les Chinois accomplissent toujours les mêmes gestes millénaires...

croquant la planche de salut à laquelle il s'accroche de peur de sombrer dans la vie. Ceux dont l'esprit sera resté libre malgré tout seront matés. Et la Russie « révisionniste » est aujourd'hui d'autant plus détestable pour la Chine qu'elle est l'image de son devenir.

Il est bien sûr hasardeux de jouer les prophètes, les situations évoluant de plus en plus vite, la menace d'une nouvelle guerre interdit toutes prévisions, même les plus évidentes. On peut néanmoins se pencher sur le passé récent en

en tirant quelques certitudes. On peut en tout cas, constater un échec, celui de l'autorité comme moyen de régler la contradiction fondamentale : individu-société.

Le monde du travail, dans la deuxième moitié du XIX siècle aura vu l'affrontement de deux formes de socialisme, l'une autoritaire, l'autre libertaire. La Révolution russe et l'accession au pouvoir de socialistes autoritaires se réclamant des théories de Marx est le fait marquant du début de ce siècle. Nous nous dans cette deuxième moitié du XX siècle à la démonstration par neuf de l'impossibilité du passage à une société sans classes par l'intermédiaire d'une période dictatorial. Il semble que l'expérience de tous ces pays ayant appliqué, d'une manière ou d'une autre les théories marxistes de transition de la société, justifie les prédictions de Bakounine sur l'impossibilité du dépassement d'un Etat, fut-il celui du prolétariat. Et déjà l'on sent le regard de certains minoritaires révolutionnaires partisans jusqu'au socialisme autoritaire se tourner vers les idées tant combattues du socialisme libertaire de l'Anarchisme. Les vieilles herbes des théoriciens anarchistes prennent un lustre nouveau à la leur de l'expérience historique ; leurs œuvres poussiéreuses sont entrouvertes timidement dans l'espoir d'une révélation qui pourrait être un échappatoire.

Mais il n'est pas d'échappatoire possible. Pour nous qui voyons avec des airs de précurseurs, des idées qui nous sont si familières, il ne peut y avoir de compromis, de synthèse possible entre « autorité » et « liberté ». Nous continuons de soutenir que la transformation d'une société autoritaire en une société où le seul règne serait celui de la liberté, ne peut s'obtenir que par la liberté, par l'organisation libre et fédéraliste.

Si nous ne refusons pas le dialogue avec ceux qui feraient appel à nous, nous restons vigilants quant aux compromis qui pourraient apparaître, car il est une différence entre nous et ceux qui maintenant, découvrent l'Anarchisme. Nous connaissons, nous, leurs théories avec démonstrations historiques à l'appui ; ils découvrent, ou font semblant, les nôtres qui aussi, dans certaines circonstances subirent l'épreuve de l'his-

LES MENSONGES DE L'A.F.P.

Parce qu'elle reconnaît sa propre image dans la classe dirigeante chinoise, la bourgeoisie occidentale préfère passer sous silence l'essentiel de ce qui se passe en Chine ; inutile d'attendre d'elle autre chose que des calomnies et des ricanements. L'Agence France-Presse reproduisait récemment l'autocritique du poète Kouo Mo-jo ; selon ce document, l'écrivain aurait déclaré vouloir être roulé par terre et souillé d'huile et de sang. En réalité Kouo Mo-jo, faisant appel au symbolisme de la langue chinoise, avait manifesté son désir de s'améliorer au contact de la terre (c'est-à-dire des paysans), et de l'huile (c'est-à-dire des ouvriers), et du sang (c'est-à-dire des soldats).

Quelle que soit notre haine de l'endoctrinement et de la dictature, nous ne pouvons que nous indigner devant de tels procédés : si nous acceptons ce bourrage de crâne, bientôt ce sera nous qui défilons au pas cadencé en acclamant quelque Sauveur.

Les événements qui se déroulent en Chine sont suffisamment graves pour que l'on n'ait pas besoin « d'en rajouter » en transformant une déclaration somme toute respectable en un exhibitionnisme grotesque.

Les manœuvres de ce genre sont employées par les gouvernements capitalistes pour discréditer le régime qui soustrait un vaste marché — jadis presque facile — à leur avidité. Elles sont évidemment profitables au gouvernement chinois qui peut aisément se disculper et confondre ses destructeurs ; mais surtout, en dissimulant sous l'anecdote la véritable nature de l'oppression, elles profitent à tous les gouvernements, à tous les pouvoirs.

Y. D.

des idées et d'assurer la liberté dans le choix des solutions.

Pour en revenir à la Chine, ce n'est pas l'Anarchisme qui s'installe là-bas, pas encore est-on tenté de dire au journaliste du « Figaro ». Car enfin si l'on considère l'histoire comme une lutte des hommes pour la conquête de leur bonheur, si l'on pense que seule une solution collective peut satisfaire chacun au maximum, on peut espérer que

les propositions de l'Anarchisme délibérément écartées jusqu'ici seront envisagées devant l'échec des solutions chaotiques jusqu'à présent. Il nous appartient en tout cas de continuer à proposer nos solutions au jour le jour, de les adapter, peut-être, aux nouveaux langages, mais de conserver ce qui en est l'essence : la liberté comme but et comme moyen d'action.

NESTOR.

(Groupe CHILOSA)

Informations Internationales ● Informations Internationales ● Infor

Recueillies par Jacques SOREL

ALGERIE

A Dar-El-Beïda, s'est ouverte la 3^e foire internationale d'Alger. Les nations exposantes font actuellement de gros efforts pour développer leurs ventes en Algérie (c'est le cas de l'Allemagne fédérale, de l'Espagne, des pays du bloc « socialiste »). Les Etats-Unis et la France, principal client et fournisseur de l'Algérie, sont absents par suite de « difficultés administratives ». Cela n'est pas du goût du ministre du commerce algérien, qui dans son discours a défini la politique commerciale de son pays orientée vers la conquête de nouveaux débouchés, l'élevation du niveau de la production et l'équilibre de la balance commerciale, « seule garantie de l'indépendance économique ».

N'est-ce pas là le programme type du développement capitaliste? La bourgeoisie nationale se heurte à un problème insurmontable : conquérir l'indépendance économique de l'Algérie après avoir conquis l'indépendance politique. Les dures lois de l'économie mercantile qui, dans le cours de son développement à l'échelle internationale crée des disparités toujours croissantes entre les nations, sont contraires au principe bourgeois de « l'égalité des droits et de l'intérêt réciproque dans les échanges ». On annonce d'autre part un remembrement dans le gouvernement de Boumediène. Ali Mahsas, considéré comme trop favorable (sic) à l'auto-gestion, a été remplacé par Ali Yahia, qui, paraît-il, est un « syndicaliste qui se tient à l'écart de la politique ». Avec Ali Yahia et Lamnie Khene, nouveau ministre des Travaux publics, se renforce la « tendance technocratique » l'homogénéité du gouvernement. Les indices ou plutôt les preuves se multiplient, de la nature bourgeoise, nationale et capitaliste de la révolution algérienne, tant il est vrai qu'on ne peut édifier une économie socialiste en se soumettant aux lois du marché international.

SUISSE

Genève, 5 septembre. — Dans une vaste salle du Palais des expositions, 700 militants socialistes ont commémoré, de concert avec les représentants officiels du canton et de la

Confédération, le centenaire de la 1^{re} Internationale, née à Genève le 3 septembre 1886.

Les paroles de l'« Internationale » sonnaient un peu faux dans cette assemblée très embourgeoisée.

PEROU

— Le chef syndicaliste paysan Ugo Blanco et son lieutenant Pedro Candela ont été respectivement condamné à vingt-cinq et vingt ans de prison par le tribunal militaire de Tacna.

Les deux inculpés étaient accusés du meurtre de trois policiers et de menées subversives. Ils avaient, en 1962, organisé un syndicat paysan et prêché la révolte armée dans le département du Cuzco, où les paysans indiens subissent encore le féodalisme agraire.

YOUGOSLAVIE

M. Couve de Murville, rendant compte au conseil des ministres de son récent voyage à Belgrade s'est félicité du fait qu'à la suite de la réforme économique et monétaire intervenue depuis un an, les rapports entre la France et la Yougoslavie ne soulèvent pas de difficultés particulières et ont tendance à se développer.

Les experts de l'O.C.D.E. dans leur dernier rapport annuel qualifient l'économie yougoslave d'économie « socialiste de marché ». Ils précisent que les augmentations de salaires sont restées, pendant les mois qui ont suivi les décisions gouvernementales, inférieures à la hausse du coût de la vie, tandis que le nombre de chômeurs s'est accru. Les experts ont l'air de savoir ce qu'est une économie de marché!

— Le journal « Borba » rapporte que dans la province méridionale de Kosmet, les services de sécurité ont été accusés d'avoir assassiné 19 personnes.

— L'écrivain Mihajlov ne veut pas reconnaître comme une société socialiste celle où 6 % seulement des citoyens jouissent de tous les droits alors que la grande majorité ne jouit même pas des droits essentiels. Il a été condamné à un an de prison pour « propagation de fausses nouvelles ».

La libre entreprise n'est pas nécessairement synonyme de la liberté tout court.

PAYS DE L'EST

A propos d'échanges commerciaux, signification de Renault vers les pays de l'Est atteindrait 900 millions de francs. Des accords techniques et commerciaux ont en effet été signés par la France avec la Roumanie, la Bulgarie, enfin récemment avec l'U.R.S.S. Le contrat Renault, sans pouvoir se comparer avec celui passé avec Fiat, est le plus important que le gouvernement soviétique se prépare à signer, dépassant nettement les accords envisagés avec les entreprises britanniques et japonaises.

Reste à savoir comment les ouvriers français, italiens, britanniques ou japonais, pourront se mettre en grève sans nuire à l'intérêt de la « grande patrie socialiste »?

Il est vrai que la France n'est pas seule. C'est ainsi que le commerce entre la République Fédérale allemande et la Roumanie a quadruplé depuis 1959 et que la RFA est le second partenaire commercial de la Roumanie, après l'URSS, mais avant tous les autres pays de l'Est. Allons donc, ils ne sont pas si revanchards que ça!

ALLEMAGNE FEDERALE

Malgré l'opposition tardive des sociaux-démocrates et des libéraux qui doutent « de l'utilité de réclamer une participation allemande à une solution collective pour l'armement atomique », le gouvernement de Bonn, fidèle aux principes chrétiens, maintient ses thèses sur la participation allemande à la « dissuasion atomique ».

L'économie allemande a besoin elle aussi d'un budget militaire croissant. Notez bien que c'est uniquement pour se défendre.

BELGIQUE

M. Paul-Henri Spaak, ancien ministre socialiste des affaires étrangè-

res et ancien secrétaire général de l'OTAN vient d'être nommé officiellement administrateur de la Société Bell-Telephone, filiale d'une importante société américaine. C'est sans doute pour mieux défendre le prolétariat belge.

TCHECOSLOVAQUIE

Les grandes manœuvres militaires du pacte de Varsovie se sont déroulées en Bohême et ont opposé, non plus le « parti rouge » et le « parti bleu », mais le « parti rose » et le « parti vert » pour « couper court à toute spéculation ». Au cours des expériences, on a appris que la meilleure manière de placer une bombe atomique sur son objectif était d'arriver en rase-mottes et de redresser l'appareil au dernier moment « pour lâcher l'objet en position ascendante ». Inutile de dire que c'est dans l'intérêt de la paix. A moins que ce ne soit dans l'intérêt de l'économie soviétique, qui comme chacun sait n'est pas une économie capitaliste d'Etat.

U.S.A.

Le président Johnson estime que les dépenses américaines consacrées (l'an prochain) à la guerre du Vietnam pourraient être supérieures de 10 milliards de dollars à celles de cette année. Puisque c'est dans l'intérêt de la paix qu'on fait la guerre.

Le projet de loi destiné à lutter contre la ségrégation dans les immeubles est bloqué au Sénat, tandis que le Klu-Klux-Klan voit ses effectifs augmenter à une vitesse foudroyante, particulièrement au Nord et à l'Ouest du pays. Mais l'agitation noire, qui n'est pas raciale mais bien sociale, reprend de plus belle et de nouvelles émeutes ont éclaté. La non-violence, a fait la preuve de son inefficacité à résoudre le problème, et les noirs s'en détournent de plus en plus. Dans un monde où les privilégiés se maintiennent par la violence, et ils se maintiennent toujours de cette façon, il n'y a pas d'autre moyen que la violence pour les abolir. Les noirs des U.S.A., comme d'ailleurs ceux d'Afrique Australe, portent l'espoir du monde.

Actualité anarchiste ● Actualité anarchiste ● Actualité anarchiste

Informations recueillies par Jean-Pierre GEORGES

FRANCE

C'est avec une vive surprise que le consul d'Espagne à Metz s'est aperçu un petit matin d'un changement assez important dans l'aspect extérieur de son immeuble. En effet les murs (tout neufs, le bâtiment en réfection) étaient entièrement recouverts d'inscriptions « subversives » :

A bas le fascisme ! A mort Franco !
Vive la C.N.T. ; F.A.I. ! Vive la F.I.J.L. !
Vive Durruti ! Vive Ascaro ! Vive les anarchistes ! Vive l'anarchie ! 19-7-36 Espagne !

Quant aux espaces vides ils étaient recouverts d'affiches anti-franquistes.

Les bâtiments voisinant avec le consulat, et plus particulièrement la maison y faisant face se trouvaient également recouverts de ces affiches. La maison touchant au consulat (un local scout) bénéficia d'un traitement de faveur avec les inscriptions suivantes :

Consulat fasciste ! Consulat SS.

Toutes les rues du quartier de Metz où se trouve le consulat étaient encombrées d'environ 5 000 papillons portant les slogans suivants :

Contre le fascisme ! Pour une Espagne libre ! Vive la C.N.T. F.A.I. ! Vive la Jeunesse Libertaire !

Les Anarchistes...

et au verso :

Vive l'Espagne libertaire et révolutionnaire !

A bas la dictature de l'assassin Franco !
Les Anarchistes...

Environ 200 flics ont bouclé et ratissé le quartier cependant qu'un car de police stationnait devant le consulat et qu'un contrôle routier s'établissait. La presse n'a pas daigné (ou : a reçu l'ordre...) en parler. Les réactions des habitants du quartier : favorables ; celles des ouvriers du bâtiment qui travaillent à la remise à neuf du consulat : enthousiastes. L'existence d'anarchistes à Metz est une découverte pour le public. Le résultat le plus intéressant peut-être est le fait que de nombreux travailleurs espagnols qui se sont rendus au consulat ces jours-ci et pour raisons administratives, n'ont pu ne pas voir nos inscriptions et les inscriptions C.N.T., F.A.I. et F.I.J.L. ont peut-être éveillé en eux des souvenirs ou mieux : des espoirs.

Quant au consul lui-même, après avoir vu avec quelle agitation il courait autour de son consulat, avec quelle volubilité il racontait sa méseventure aux flics, on peut penser qu'il est habitué en ce moment d'une sainte frousse.

UCKANGE (près Thionville)

MORTS POUR RIEN !

Grande émotion parmi les biens-pensants de la ville, le 29 juillet dernier : le monument aux morts de la commune vient d'être barbouillé d'inscriptions anti-militaristes signées Fédération française anarchiste, Jeunes Libertaires.

Puis un tract était distribué dont voici le contenu :

« La presse locale s'étant permis de donner ses appréciations personnelles sur le barbouillage du monument aux morts d'Uckange, au lieu de se contenter de son rôle d'informatrice, nous estimons utile d'essayer de comprendre et d'expliquer les mobiles qui ont pu conduire des jeunes à agir ainsi. (S'il s'agit bien de « jeunes », et seule l'inscription « J. L. » le laisserait supposer, dans la mesure où elle signifie bien : « Jeunes Libertaires ».)

A PROPOS DE LA « TRISTE » AFFAIRE DU MONUMENT AUX MORTS...

L'indignation générale (c'est la presse qui le dit...) soulevée par l'inscription de « slogans subversifs » nous semblant injustifiée, et ne pouvant être le fait que de quelques nostalgiques de la « tranchée des baïonnettes, ou de rares partisans de la bombe » A en peine de la voir si peu employée, nous, militants anarchistes et pacifistes, vous rappelons ce que signifie exactement ce monument : rien d'autre que le remerciement atroce et cynique de l'Etat envers ceux qui sont morts pour la préservation de ses intérêts particuliers. C'est-à-dire : les intérêts de la classe dirigeante (ici le capital, ailleurs la bureaucratie d'un parti, ou les dignitaires d'une église).

Mourir pour la patrie, c'est mourir pour les privilèges de ces capitalistes que nous connaissons tous : propriétaires et actionnaires des mines et usines où sont honteusement exploités des milliers de travailleurs. Et, comme si ce n'était déjà trop de les tuer à petit feu dans les aciéries et les hauts fourneaux, l'Etat et le capital exigent d'eux

périodiquement le sacrifice de leurs vies. En compensation, les assassinés (ou les suicidés...) ont droit à un monument avec leurs noms en lettres d'or, et sur lequel les veuves et les orphelins dupés, trompés, et toujours exploités, ont le droit de venir se recueillir. Est-ce donc une insulte que de dire aux esclaves qui sont morts pour leurs tyrans : « Vous n'êtes pas des héros, mais des cons... » Non ! Il n'est pas question d'insulter, mais de dire ce qui est. Et si des jeunes (ou des vieux...) ont jugé bon de le dire, c'est sans doute car ils n'ont pas l'intention de se laisser sacrifier pour des causes qui ne sont pas les leurs. Et nous les félicitons, nous non plus nous ne voulons plus crever pour les beaux yeux de MM. Rostchild, de Wendel et compagnie... Nous préférons vivre dans un monde en paix, dans un monde fraternel, débarrassé de ses parasites bâtisseurs de monuments aux morts. (Quelles que soient d'ailleurs les idéologies politiques derrière lesquelles ils se camouflent.)

L'ignominie, l'insulte c'est l'Etat qui la commet en construisant ces monuments qui ne veulent que dire « Vous avez échappé à la dernière, mais on vous aura à la prochaine ! »

Le Groupe anarchiste d'Uckange.

BORDEAUX

Lors de la visite du ministre espagnol Ruiz Polís, à la Foire internationale de Bordeaux, les camarades libertaires ont manifesté pendant la réception officielle, dans le stand espagnol, au milieu de la foule.

Les banderoles « Liberté pour les prisonniers politiques », « Espagne libre » furent déployées, de nombreux tracts diffusés, en même temps que les slogans antifascistes fusaients de toute part.

La police française et les gardes du corps du ministre réagirent pour rétablir « l'ordre » mais la manifestation se poursuivit pendant plus d'une heure dans l'enceinte de la foire, puis ensuite dans les artères de la ville. Cinq militants appréhendés furent gardés à vue pendant 24 heures.

Groupe Anarchiste de Bordeaux.

AMERIQUE LATINE

Au Séminaire Anarchiste proposé par l'Alianza Libertaria del Uruguay et qui eut lieu au Rio de la Plata avec les concours de « La Protesta », de la « Federación Libertaria Argentina » et du « Groupe d'Etudes et d'Action » ainsi que de nombreuses individualités d'Amérique latine, les thèmes suivants ont pu être abordés et abondamment discutés :

— Le changement social révolutionnaire dans le monde contemporain.

— Capitalisme, néo-capitalisme, communismes russe et chinois.

— Anti-impérialisme, nationalisme et internationalisme dans le tiers monde.

— Problèmes de l'Amérique latine.

— Actualité de l'Anarchisme.

Des camarades ne pouvant participer à cette importante manifestation de la pensée libertaire, envoyèrent par écrit leurs travaux qui furent de même sérieusement commentés.

La préoccupation essentielle de ce séminaire fut la « nécessité de créer une théorie du changement social basée sur l'idéologie anarchiste, aujourd'hui plus vivante que jamais, adaptée aux circonstances historiques que nous traversons et qui ait ses racines profondes dans une réaffirmation de la situation contemporaine » (« De Tierra y Libertad, N° 277 »).

Devant l'importance et le nombre des thèmes proposés à la discussion, un autre séminaire a été décidé qui permettra de continuer l'œuvre du premier et de résoudre certaines questions. Il sera organisé par le groupe « La Protesta » à Buenos Aires.

JAPON

Plusieurs centaines de personnes, des jeunes surtout, ont assisté à un meeting organisé par des anarchistes, célébrant le 30^e anniversaire de la Révolution espagnole.

Des conférences sur l'anarchisme sont organisées régulièrement. D'autre part, un nouveau groupe s'est formé dans la ville de Kyoto.

Gustav Landauer et la régénération sociale

Dans l'étude consacrée par Gilbert Badia aux « Spartakistes », on cherchait en vain le nom de Gustav Landauer. Sans doute, l'anarchiste Landauer ne faisait pas partie de la fraction du Parti socialiste indépendant qui avait créé en 1918 le Parti communiste allemand, et qui retient toute l'attention de Badia. Il n'en reste pas moins que dans un livre consacré à « L'Allemagne en révolution », on pouvait consacrer moins de place aux démolés partisans, et plus de détails au déroulement réel de la révolution à travers le pays.

Landauer avait pris une part active à la « République des conseils » de Bavière. Le 2 mai 1919, il a été massacré, à 49 ans, par les « Corps francs » venant « rétablir l'ordre » à Munich. Un autre anarchiste avait été, au cours de cette expérience vite noyée dans le sang, à côté de Landauer : le poète Erich Mühsam assassiné en 1934 par les nazis dans un camp de concentration, comme bien d'autres parmi nos camarades allemands.

LA REVOLUTION ME REND MES FORCES

Gustav Landauer, militant socialiste passé à l'anarchisme, animateur du journal « Der Sozialist », était un écrivain d'une fine sensibilité, d'une profonde culture. Deux de ses livres ont été récemment réédités en Allemagne par une maison d'éditions sans attaches avec le mouvement libertaire. Il s'agit d'un recueil de lettres écrites pendant la Révolution française, réunies et présentées par Landauer (« Briefe aus der französischen Revolution », 1961) et d'une série d'études sur Shakespeare (1962) (2). Et si cette dernière œuvre a gardé sa valeur sur le plan de l'histoire littéraire, comme l'autre sur le plan de l'histoire politique, elle présente pour nous un intérêt tout particulier. L'analyse du théâtre de Shakespeare y est conduite suivant le thème de la liberté. « La liberté dans l'humain, le privé, et surtout dans la relation, qui est le problème constant de Shakespeare, entre l'instinct et l'esprit. La liberté par rapport à toute formule, toute convention de nature théorique et morale. »

Sa réflexion sur Shakespeare, il la poursuit en pleine révolution. Le 26 décembre 1918, il écrit : « Si je garde des forces, le Shakespeare sera bientôt fini, malgré l'actualité. Car personne ne me tortille comme lui en ce temps-ci. » Et encore, le 11 janvier 1919 : « Il en va ainsi, que la révolution m'a rendu la traicheur et la force de travail dont j'ai besoin pour ce travail ; mais que ces deux derniers mois, et aussi pour les prochains temps, la révolution m'a pris le temps d'y travailler. »

En fait, c'est tout une philosophie de la vie, de la liberté, de la culture que nous y propose Landauer. Et si nous citons ces remarques, c'est parce qu'il n'a jamais séparé sa vie de sa pensée, ni sa conception de la révolution d'une réflexion originale sur les civilisations humaines.

Le meilleur exemple en est donné par le livre court, mais très dense, sur la révolution (« Die Revolution ») (3), écrit en 1907 à la demande de son ami Martin Buber, philosophe

personnaliste mort l'année dernière en Israël. (C'est Buber aussi qui a continué, après la mort de Landauer, à réunir et à publier ses écrits et ses lettres. Il lui a consacré un chapitre de son essai sur le « socialisme utopique » (4), à la suite de Proudhon et de Kropotkine).

Landauer se rattachait lui-même dans la catégorie du socialisme utopique. Il entendait par là que la révolution ne pouvait être la conséquence inéluctable de conditions scientifiquement déterminées, mais qu'elle concrétisait l'élan libérateur d'un peuple, élan imprévisible, flambée d'enthousiasme et d'esprit unifiant, surgi des profondeurs de la vie sociale.

LIBERATION OU CREATION ?

« La révolution n'était pas pour le penseur et visionnaire Landauer un moyen de satisfaire ses besoins personnels de puissance, écrit Rudolf Rötter, qui a été son continuateur direct. Elle signifiait pour lui la venue du printemps, la force originelle, bouillonnante et insaisissable, qui libère du chaos de nouvelles formes d'existence ; l'esprit, qui doit de nouveau soulever les hommes pour les débarrasser du marécage de la corruption spirituelle et des concepts morts que n'effleure plus aucun souffle de vie. »

Conception lyrique, romantique même ? Sans doute. Mais ce romantisme fait partie intégrante de l'anarchisme. Il ne s'accompagne chez Landauer d'aucune illusion sur les possibilités réelles, d'aucune attente passive. Nous sommes, dit-il, depuis la Réforme dans le temps de la révolution, et notre siècle plus qu'aucun autre est un temps de transition, de passage, vers une vraie civilisation humaine. Chaque révolution fait triompher une partie de l'utopie, de l'impossible qu'elle porte, mais une partie seulement. Contre le nouvel « ordre » qui s'installe, une nouvelle utopie se lève, qu'une nouvelle révolution réalisera en partie. Nous restons pris dans la chaîne des révolutions. Aucune révolution n'atteint son but, mais chacune ranime les forces, l'esprit unifiant et créateur.

Toute révolution est essentiellement négative : elle brise les carcans, les formes vieilles, les structures oppressives qui étouffent la vie. Elle libère les forces neuves, donne libre cours aux formes euhéniques de la vie en commun. En cela, la révolution est créatrice. Encore faut-il que les formes de vie nouvelle soient préparées, prêtes à s'étendre et à proliférer. Révolution, pour Landauer, signifie accouchement bien plus que conception. Après Proudhon, après Kropotkine dont il a traduit « L'entraide » en allemand, il se fonde ici sur une idée fondamentale de l'anarchisme : l'opposition entre l'Etat et la société. Organisation parasitaire, l'Etat exploite et canalise la vie sociale, l'effort collectif pour répondre aux besoins de toute sorte, dans un but qui est l'intérêt d'une minorité. En même temps, par sa centralisation, sa hiérarchie, ses techniques de conditionnement et de corruption, l'Etat paralyse et atrophia la spontanéité des individus et des collectifs, détruit leurs capacités d'initiative et d'autodétermination.

une partie de ses adhérents (il vaut mieux être peu à lutter que nombreux à faire des polycopiés ou à organiser des festivals) (4). De toutes les façons la vocation de syndicat de masse, de l'U.N.E.F. est un leurre : qu'en est-il de sa soi-disante représentativité quand la plupart des assemblées générales n'ont même pas le quorum, ce qui a au moins le mérite de laisser l'appareil agir à sa guise.

Mais, vous dira-t-on, il y a des courants de gauche qui se sont opposés à la direction de l'U.N.E.F.

La F.G.E.L. (5) : celle-ci prétendait, théoriquement du moins, s'opposer globalement au plan de Fouchet, et prônait l'intersyndicalisme comme condition de lutte.

Jusqu'à là, rien à redire, au contraire. Mais ensuite les « fascistes » se sont laissés enfermer dans le dilemme suivant qui interdisait toute action :

- on ne peut lutter seul ;
- on ne peut s'allier aux syndicats staliniens et réformistes.

Refusant de sortir du dilemme en remettant en question la notion de syndicat étudiant de masse et en offrant des perspectives révolutionnaires, ils se sont perdus dans des spéculations « philosophiques et tactiques », et ont glissé rapidement vers la « droite », après de nombreux « remaniements ministériels » où les querelles de leaders politiques jouaient le plus grand rôle, jusqu'à ce qu'ils acceptent au dernier congrès de ne pas s'opposer à l'U.N.E.F. pendant un an, alors que cette dernière avait elle-même glissé à droite (par tactique bien sûr) pour reprendre en mains l'électorat « apolitique ».

Le C.L.E.R. (6) : Rappelons que cette organisation avait créé une tendance révolutionnaire contre l'intégration, pour le droit de tendance et l'intersyndicalisme. La L.E.A. s'était jointe à cette tendance, d'autant plus que leur analyse du plan Fouchet était assez correcte.

Mais en bons leninistes, ils leur faut s'emparer de l'appareil pour le redresser, l'appareil glissant à droite, le C.L.E.R. a dû lui aussi suivre la même voie sous peine de se couper définitivement de l'objet de sa convoitise : l'U.N.E.F. Pour cette raison ils ont obligé la tendance à n'être plus révolutionnaire, mais seulement anticorporatiste, en abandonnant la lutte pour le droit de tendance et en mettant l'intégration en veilleuse. — Cela leur semblait une bonne tactique pour apparaître en sauveur et s'emparer d'une partie de l'appareil ; l'idéalisme marxiste réapparaît ici. Pour nous il est inutile de sauver un bateau qui coule ; vouloir garder l'acquis de l'U.N.E.F. c'est garder un mouvement coupé du mouvement ouvrier. Comme d'autre part nous ne nous posons pas « en direction de rechange », il nous a semblé inutile de rester dans cette tendance.

Reculer quand la masse recule n'est pas révolutionnaire car c'est entrer dans le

ANARCHISME DE RUPTURE ET ANARCHISME DE DEVELOPPEMENT

Loin de résider uniquement dans la pression extérieure, l'Etat s'intériorise en chacun, devient réalité morale : c'est un type de relations d'homme à homme, servilité, domination, méfiance, incapacité d'action autonome, peur de la liberté et solitude. Détruire l'Etat, pour Landauer, c'est dévaler lopper des aujourd'hui d'autres formes de relations, de coexistence. C'est tendre à la vie sociale en dehors de l'Etat et contre l'Etat, sa mobilité et sa force de liaison.

Le renouvellement de la société par le renouvellement de son tissu cellulaire, telle est l'idée-clé du « socialisme utopique » que représente Landauer. L'anarcho-syndicalisme, les tentatives coopératives l'ont incarnée. Qu'on ne parle pas trop vite de réformisme : celui-ci implique l'aménagement de « l'ordre établi » par l'intermédiaire de l'Etat. Mais on rejoint ici un débat fondamental, l'opposition entre un anarchisme de développement et un anarchisme de rupture, ce dernier refusant d'admettre qu'un tissu cellulaire puisse se développer dans un organisme malade, et n'attribuant de force créatrice qu'à l'action déclenchée en période révolutionnaire. A quoi les tenants du développement répondent que l'enthousiasme révolutionnaire retombe vite, que seul un réseau déjà formé d'organisations libertaires peut éviter le retour offensif de l'appareil d'Etat. Que, surtout, il est grand besoin d'hommes préparés à l'initiative, à l'action solidaire, à la gestion collective. D'hommes capables d'autres relations qu'étiatiques.

Le débat est ancien, et la solution est sans doute dans la conciliation, toujours relative et critique, des deux hypothèses. Evolution et révolution sont complémentaires, les éléments donnés ici sont insuffisants pour reprendre la discussion, et nous essayerons de les étoffer en présentant des textes de Landauer. Rien n'éclaircit plus un thème que de le situer dans l'unité d'une pensée qui a largement développé ses implications, et la pensée de Landauer, qui constitue un apport riche et original à l'anarchisme, reste presque complètement ignorée en France (5).

Enfin, la vie même de Landauer prouve, par son engagement dans l'expérience des conseils, l'unité profonde qui existe entre l'anarchisme de rupture et l'anarchisme de développement, pour peu qu'on quille les formulations superflues.

René FORAIN

- (1) « Les Spartakistes » (Julliard, collection Archives, 1966).
- (2) Rütten & Loening Verlag, Hamburg.
- (3) Rütten & Loening, Frankfurt, collection « Die Gesellschaft » (1907). Traduit récemment en espagnol.
- (4) « Pléide in Utopia » Verlag Lambert Schneider, Heidelberg, 1950. Existe en traduction anglaise.
- (5) Les « Cahiers du socialisme libertaire » ont publié en juin 1959 un article de Helmut Rudiger sur Landauer.

Propos sur l'U. N. E. F.

L'U.N.E.F. déclarait récemment : « ... qu'elle a tenu à remercier le ministre pour l'aide qu'il a apportée au festival (1) ». L'U.N.E.F. ne peut ainsi que se féliciter de voir sa représentation reconnue. Mais cette reconnaissance devrait s'accompagner du versement de l'intégralité de la subvention pour l'année 1966 dont le rétablissement a été promis en février dernier. C'est forte de cette représentativité que l'U.N.E.F. acceptera de venir exposer au ministre de l'Education nationale les principales revendications des étudiants. Ces nécessaires relations entre les pouvoirs publics et l'U.N.E.F. ne sauraient en aucun cas altérer l'indépendance revendicative du syndicalisme étudiant ni entraîner pour l'U.N.E.F. l'abandon de ses principales options... »

Les deux grands axes de la politique de l'U.N.E.F. étaient les suivants durant ces deux dernières années :

- Non au plan Fouchet (affiche réalisée en 1965).
- Pour l'allocation d'étude sur critères universitaires.

Seul le premier point pouvait nous donner satisfaction, encore que nous n'étions pas d'accord lorsque l'on proposait pour remplacer le plan Fouchet, un autre plan comme le plan Langevin Wallon que nous jugeons d'essence bourgeoise et incapable de résoudre les problèmes de l'enseignement (2).

Quant à l'allocation d'étude, elle ne démocratise en rien l'enseignement puisqu'elle s'adresse à ceux qui ont déjà eu la chance d'entrer à l'Université. Sans parallèlement l'octroi d'un salaire d'apprentissage et d'une allocation familiale d'étude, elle ne ferait que renforcer « l'aristocratie étudiante » en lui attribuant un privilège de plus.

Du premier point (non au plan Fouchet) que reste-t-il maintenant ? Déjà avant les vacances, l'U.N.E.F. s'était alignée sur le S.N.E.Sup. (3) qui déclarait que le plan était inapplicable (4) et qui, par conséquent, demandait les moyens techniques de l'appliquant (bâtiments, professeurs, etc.).

On ne peut bien sûr pas s'opposer à un plan tout en demandant les moyens de l'appliquer (il est vrai qu'au niveau des paroles, le sens de la dialectique de nos « dirigeants » étudiants peut réaliser bien des miracles).

Le renoncement de l'U.N.E.F. revêt, avec la rentrée, des formes plus qu'officielles : Le ministre de l'Education nationale devient un interlocuteur valable dans la mesure où il donne de l'argent au syndicat !

La subvention avait été supprimée quand l'U.N.E.F. était tant soit peu dangereuse (fin de la Guerre d'Algérie). Si les crédits reviennent, c'est bien que le danger est passé ; ses dirigeants sont en train de faire de l'U.N.E.F. un appendice du ministère de l'Education nationale.

Soyons sûr que d'ici peu les relations seront excellentes et que l'allocation d'étude

sera accordée (elle va dans le sens de la politique du pouvoir puisqu'elle favorise une minorité au détriment de la masse des jeunes et qu'elle est un moyen de pression sur ceux qui en jouissent).

Comment en est-on arrivé là ? C'est que l'U.N.E.F. n'a vu dans le plan Fouchet qu'une somme de décrets non nécessaires au capitalisme, ce qui signifie que celui-ci peut très bien prendre une autre route que celle qu'il prend actuellement.

Nos « dirigeants » sont aussi tombés dans le piège du gouvernement qui a fait connaître son plan petit à petit, en ce qui concerne ses modalités d'application.

La lutte, lorsqu'elle a été menée, a porté plus sur ces modalités d'application que contre le plan Fouchet globalement ; ce qui a donné des grèves localisées et partielles qui n'avaient aucune chance d'aboutir.

Comme de plus l'U.N.E.F. soutient le plan Langevin Wallon et prône l'allocation d'étude, qui peut la soutenir sinon les couches intellectuelles bourgeoises à qui le gaullisme fait perdre des privilèges (grades, écoles) ?

Nous ne sommes pas partie prenante. Encore une fois pour n'avoir pas voulu prendre l'initiative de la lutte et l'avoir laissée à l'Etat, un mouvement se meurt.

Rappelons brièvement ce qu'est le Plan Fouchet. A un moment où le capitalisme français n'est plus concurrentiel, parce qu'il a pris trop de retard, tant dans le degré de technicité que dans les conceptions mêmes de l'organisation capitaliste, il exige de le moderniser au plus vite. Pour cela il est donc nécessaire de trouver de l'argent (faire pression sur les salaires, augmenter les impôts et les taxes) et de concentrer un certain nombre d'entreprises.

Nécessaire aussi la formation rapide d'un certain nombre de sous-techniciens, suffisamment instruits pour répondre à ce que l'on attend d'eux dans le cadre de la modernisation, pas assez pour avoir une vision d'ensemble concernant leur domaine et pour être reconvertis dans un autre type d'emploi.

Le plan Fouchet répond à tout cela en spécialisant les jeunes très tôt, en multipliant les barrages qui jettent l'adolescent sur le marché du travail où, à son niveau, il y a plus de demandes que de places, ce qui fournit le surplus destiné à constituer une réserve de chômeurs qui évite la montée des salaires.

Il est donc certain que le plan Fouchet déborde le cadre étudiant, et que s'attaquer à lui c'est s'attaquer au capitalisme. Proposer le plan Langevin Wallon est d'autant plus stupide qu'on peut aisément le déformer dans le sens du plan Fouchet.

Au plan Fouchet, on ne peut opposer qu'une lutte révolutionnaire même si provisoirement, l'U.N.E.F. risque de perdre

jeu de l'Etat lorsque celui-ci a en main tous les éléments pour faire reculer la classe ouvrière.

Les S.C.R. (7) : Ils n'ont pas plus d'idées claires en matière syndicale que politique : leur seule ligne est l'opportunisme qui vise à renforcer et à sauver leur jeune organisation, par le biais syndical.

Si bien que selon les villes et les facultés, les militants S.C.R. soutiennent tantôt la ligne de l'U.N.E.F., tantôt la F.G.E.L., tantôt des militants proches des anarchistes comme les situationnistes de Strasbourg ! (jamais le C.L.E.R. car c'est une organisation politique concurrente).

Devant un tel vide de pensée politique réformisme pour l'U.N.E.F., confusionnisme pour la F.G.E.L., idéalisme pour le C.L.E.R., opportunisme pour les J.C.R.) chez ceux des étudiants qui se prévalent révolutionnaires, face à l'opportunisme et au social chauvinisme des dirigeants ouvriers, en l'absence de perspectives révolutionnaires, quelle issue possible à la situation. Que faire ?

Pour les révolutionnaires qui militent dans les milieux étudiants et enseignants la seule tâche claire est évidemment de profiter du désarroi politique dans lequel les erreurs des dirigeants ne manquent pas de plonger les syndiqués (et les autres), pour soustraire ceux-ci à l'emprise des bureaucrates opportunistes et réactionnaires.

Pratiquement cela veut dire par exemple que pour imposer leur orientation ne répondant pas aux aspirations réelles de la société, les dirigeants se sont enfermés dans des manœuvres de plus en plus bureaucratiques dont aucune ne doit échapper à notre dénonciation. Cela veut dire aussi qu'il est temps d'ouvrir des perspectives d'organisation ou puisse se faire l'échange des points de vue nécessaires, et la maturation de ce qui constitue le « bon sentiment de gauche des étudiants », ouvriers qui doit devenir une coopération simple et hors des cadres de la société bourgeoise.

Jean-Pierre GEORGES.

- (1) 14^e Festival international et culturel des étudiants.
- (2) Voir plate-forme de la L.E.A. (Liaison des Etudiants Anarchistes).
- (3) Syndicat national de l'enseignement supérieur.
- (4) Jamais tant d'importance n'a été donnée à ce festival qu'à cette année à Paris. Tous les militants sont mobilisés (est-ce pour faire oublier la faille de l'U.N.E.F. ?) Mais le festival, lui aussi, a été un échec retentissant.
- (5) Fédération des groupes d'étude de lettres (P.E.L.S.).
- (6) Comité de liaison des étudiants révolutionnaires (trotskistes « lambeaux » qui publient « Révolte » et « La Vérité »).
- (7) Jeunesse communiste révolutionnaire : crée l'hiver dernier à part d'une scission au sein des étudiants communistes.

PIONNIERS DE L'ÉDUCATION LIBRE

PAUL ROBIN

— ses successeurs —

L'ÉDUCATION INTÉGRALE

« Nous n'avons pas le moins du monde la prétention de faire de nos élèves des savants universels... Par ce mot d'éducation intégrale, nous entendons celle qui tend au développement progressif et bien équilibré de l'être tout entier, sans lacunes, ni mutilations, sans qu'aucun côté de la nature humaine soit négligé ni systématiquement sacrifié à un autre. Dans l'ensemble de l'éducation et dans chacune de ses parties considérées à part, nous poursuivons l'application du même principe d'intégralité, d'entière, de proportion et d'harmonie, persuadés que le bonheur de l'individu même et son aptitude à concourir au bonheur de tous en dépendent. »

Pour Robin, la base de cette éducation intégrale c'est :

« Le désir fondé qu'à tout individu, quelles que soient les circonstances du hasard de sa naissance, de développer le plus possible ses facultés propres, physiques, intellectuelles et morales... »

C'est ainsi qu'à Cempuis, une des préoccupations essentielles était l'hygiène, la santé.

A cet effet, les 15 hectares du domaine offraient des possibilités et l'on pratiquait la classe en plein air dans le parc, les jardins, les bois, les champs.

Les soins de propreté étaient poussés jusqu'à la plus extrême minutie et les grands enfants veillaient chacun plus particulièrement à la propreté d'un petit qu'ils aidaient dans sa toilette.

Garçons et filles, ensemble (— ce qui pour l'époque était pour le moins audacieux —) pratiquaient régulièrement la natation dans la piscine de l'établissement. Tous pratiquaient un régime plutôt végétarien, duquel bien entendu, le vin, le café, et l'alcool étaient proscrits. Les récréations étaient nombreuses, les jeux aussi variés que possible, puisque les élèves de Cempuis furent les premiers à pratiquer (et cela dès 1881), le cyclisme.

Agrès, barres parallèles, boxe (sans combat), canne, saut, grimper, course, lancer, danse, équitation... toutes ces disciplines étaient pratiquées également avec gradation et tout l'entraînement physique se faisait sous le contrôle des mensurations anthropométriques (qui sont depuis, passées dans le domaine public).

Dans un autre ordre d'idée, et afin de développer chez ses élèves l'acuité et la précision des sens et l'habileté manuelle, Robin les habitua de bonne heure à manier tous les instruments de mesure ou d'observation (balance, mètre, thermomètre, baromètre, microscope, lunette astronomique, etc.).

De même, en ce qui concerne l'éducation manuelle, comprise dans son sens le plus large, elle embrassait avec le travail d'atelier tous les travaux d'utilité commune qu'impose le fonctionnement d'une institution de cette importance (plus de 200 enfants) et que les enfants se montraient capables d'accomplir : repassage, cordonnerie, maçonnerie, épuchage, désherbage, épierrage, tricot, crochet, terrassement, tapisseries, réparations diverses, etc., tous travaux pour lesquels il ne fut jamais nécessaire de s'adresser au dehors.

Jusqu'à l'âge de 12 ou 13 ans (certificat d'études) — ce que Robin appelait : « période d'enseignement spontané » — les enfants de Cempuis s'exerçaient ainsi à tous les genres de travaux manuels travaillant chaque semaine dans un atelier différent.

Robin avait en effet pourvu l'orphelinat d'une échoppe de cordonnier, et d'ateliers d'imprimerie, de lithographie et de reliure, d'ajustage, de forge, de menuiserie, de couture, de repassage, de cuisine.

Tous les élèves, sans exception, pratiquaient ce « papillonnage ». C'est ainsi que la cuisine et la couture étaient enseignées aux filles comme aux garçons et que les deux sexes travaillaient également le fer et le bois.

Bien entendu, pour chaque branche de travaux, chaque élève était doté d'une fiche sur laquelle le maître dressait un état des travaux effectués. On pouvait ainsi dresser des inventaires, suivre le travail des enfants, en tirer toutes les conclusions possibles et toutes les indications intéressantes.

Ce n'est qu'à partir de 12, 13 ans, que les enfants, sur la base des préférences individuelles (qui s'étaient fait jour au cours des années précédentes) commençaient à se « spécialiser » sans pour autant se désintéresser du travail effectué dans les autres ateliers.

Cette dernière phase durait 3 ans. Parti des faits, de la pratique, de l'expérience, du concret, ayant captivé l'attention et suscité la curiosité, et s'étant efforcé de développer l'esprit d'observation, de recherche et d'initiative, on en arrivait alors à l'étude théorique dans les livres, considérée comme un complément, et Robin répétait :

« Laissez l'enfant faire lui-même ses découvertes, attendez ses questions, répondez-y sobrement, avec réserve, pour que son esprit continue ses propres efforts, gardez-vous par-dessus tout de lui imposer des idées toutes faites, banales, transmises par la routine irréflective et abrutissante. »

Mais, pour mener à bien une éducation intellectuelle ainsi conçue, il faut sortir du cadre de la salle de classe traditionnelle, il faut, comme le souhaitait Robin :

« Un musée universel et attrayant, avec des collections de toute nature, des dessins, des tableaux et un laboratoire atelier pour toute sorte de recherches et de travaux. »

C'est ainsi qu'à Cempuis, aux côtés des ateliers et de la ferme, il y avait un petit jardin botanique, un musée mathématique, un cabinet de physique et chimie, une station météorologique (dont les observations étaient communiquées au Bureau Central Météorologique), un Musée astronomique et un Musée historique.

Enfin, les élèves disposaient également d'un théâtre qu'ils avaient aménagé, d'une bibliothèque et de salles d'études permettant le travail individuel ou le travail en équipes.

Et Robin peut alors écrire :
« Un tel milieu nous paraît de nature à porter au maximum l'activité productive, l'avidité scientifique de chacun, et l'utilisation des richesses de l'établissement. La, sans coercition, par simple entraînement, les enfants acquie-

ront les connaissances initiales de la période spontanée, et à peine quelques efforts nouveaux seront nécessaires pour leur y donner plus tard un enseignement dogmatique. » (11)

L'ENSEIGNEMENT A CEMPUIS

Nous avons vu, dans les lignes qui précèdent, sur quelles bases et avec quelles techniques fonctionnait l'œuvre entreprise par Robin. Il convient d'y ajouter quelques remarques qui feront mieux comprendre encore l'importance d'une telle réalisation.

En ce qui concerne l'apprentissage de la lecture, Robin préconisait en effet le triage des éléments de lettres mobiles et le jeu des lettres qui offrait l'avantage de présenter beaucoup de charme et de réduire les difficultés des enfants.

De même, il enseignait la graphie rationnelle, et développa largement l'étude de la sténographie (à l'époque où la machine à écrire faisait son apparition), c'est ainsi que parmi les élèves sortis de Cempuis il y eut 195 diplômés du 1^{er} degré de sténographie, 50 du 2^e degré, 12 du 3^e degré, etc. (cf. Maurice Dommangeat, op. cit. page 30).

Pour ce qui est du chant, de la musique, du dessin et du modelage, ils étaient enseignés en dehors des sentiers battus et donnèrent de brillants résultats à tel point que l'inspecteur primaire Jost écrivit dans l'un de ses rapports :

« Dans mes missions à l'étranger, je n'ai pas vu une seule école, ni en Allemagne, ni en Suisse, ni en Autriche — ou cependant la musique est l'objet de soins particuliers — dans laquelle le chant fut supérieur à ce qu'il est à Cempuis. »

(Cité par M. Dommangeat, page 31)

L'Histoire enseignée était surtout celle des civilisations et procédait de la méthode intuitive pour l'étude du passé. Il fallait bien aussi faire une part à l'Histoire officielle, qui était traitée, elle, avec un esprit critique très poussé.

Quant à la Géographie, les entretiens que Robin avait eus avec Elisée Reclus, furent sans doute à l'origine de ses idées originales.

Certes, Robin aurait voulu que ses élèves puissent apprendre par la pratique (comme le souhaitait Montaigne) ou moins une langue étrangère. Il dut, faute de personnel, se contenter d'enseigner l'anglais aux plus grands.

René BIANCO

(la fin de cette excellente étude dans notre prochain numéro)

Classiques de l'anarchie

LE PROBLÈME DE LA PROPRIÉTÉ

Si j'avais à répondre à la question suivante : Qu'est-ce que l'esclavage ? et que d'un seul mot je répondisse : c'est l'assassinat, ma pensée serait d'abord comprise, je n'aurais pas besoin d'un long discours, pour montrer que le pouvoir d'ôter à l'homme, la pensée, la volonté, la personnalité, est un pouvoir de vie et de mort, et que faire un homme esclave, c'est l'assassiner. Pourquoi donc à cette autre demande : Qu'est-ce que la propriété ? ne puis-je répondre de même : c'est le vol, sans avoir la certitude de n'être pas entendu bien que cette seconde proposition ne soit que la première transformée ?

J'entreprends de discuter le principe même de notre gouvernement et de nos institutions, la propriété ; je suis dans mon droit ; je puis me tromper dans la conclusion qui ressortira de mes recherches ; je suis dans mon droit ; il me plaît de mettre la dernière pensée de mon livre au commencement : je suis toujours dans mon droit.

Tel auteur enseigne que la propriété est un droit civil, né de l'occupation et sanctionné par la loi ; tel autre soutient qu'elle est un droit naturel, ayant sa source dans le travail ; et ces doctrines tout opposées qu'elles semblent, sont encouragées, applaudies. Je prétends que ni le travail ni l'occupation ni la loi ne peuvent créer la propriété : qu'elle est un effet sans cause ; suis-je répréhensible ?

Que de murmures s'élèvent !

« La propriété, c'est le vol ! Voici le tocsin de 93 !

Voici le branle-bas des révolutions... »

QU'EST-CE QUE LA PROPRIÉTÉ ? Premier mémoire
La propriété, si on la saisit à l'origine, est un principe vicieux en soi et antisocial, mais destiné à devenir, par sa généralisation même et par le concours

d'autres institutions, le pivot et le grand ressort de tout le système social.

Est-il vrai que l'Etat, après s'être constitué sur le principe de la séparation des pouvoirs, requiert un contre-poids qui l'empêche d'osciller et de devenir hostile à la liberté ; que ce contre-poids ne peut se rencontrer ni dans l'exploitation en commun du sol, ni dans la possession ou propriété conditionnelle, restreinte, dépendante et féodale, puisque ce serait placer le contre-poids dans la puissance même qu'il s'agit de contre-balancer, ce qui est absurde ; tandis que nous le trouvons dans la propriété absolue, c'est-à-dire indépendante, égale en autorité et souveraineté à l'Etat ? Est-il vrai, en conséquence, que par la fonction essentiellement politique qui lui est dévolue, la propriété, précisément parce que son absolutisme doit s'opposer à celui de l'Etat, se pose dans le système social comme libérale, fédérative, décentralisatrice, républicaine, égalitaire, progressive, justicière ? Est-il vrai que ces attributs, dont aucun ne se trouve dans le principe de propriété, lui viennent au fur et à mesure de sa généralisation, c'est-à-dire à mesure qu'un plus grand nombre de citoyens arrive à la propriété ; et que pour opérer cette généralisation, pour en assurer ensuite le nivellement, il suffit d'organiser autour de la propriété et pour son service un certain nombre d'institutions et de services, négligés jusqu'à ce jour, abandonnés au monopole ?

Les destination politique et sociale de la propriété reconnue, j'appellerai une dernière fois l'attention du lecteur sur l'espece d'incompatibilité qui existe ici entre le principe et les fins, et qui fait de la propriété une création vraiment extraordinaire. Est-il vrai, demanderai-je encore, que cette propriété, maintenant sans reproche, est pourtant la même, quant à sa nature, à ses origines, à sa définition psychologique, à sa virtualité passionnelle, que celle dont la critique exacte et impartiale a si vivement surpris l'opinion ; que rien n'a été modifié, ajouté, retranché, adouci dans la notion première ; que si la propriété s'est humanisée, si de scélérate elle est devenue sainte, ce n'est pas que nous en ayons changé l'essence, que nous avons au contraire religieusement respectée ;

c'est tout simplement que nous en avons agrandi la sphère et généralisé l'essor ? Est-il vrai que c'est dans cette nature égoïste, satanique et réfractaire que nous avons trouvé le moyen le plus énergique de résister au despotisme sans faire crouler l'Etat, comme aussi d'égaliser les fortunes sans organiser la spoliation et sans museler la liberté ? Est-il vrai, dis-je, car je ne saurais trop insister sur cette vérité à laquelle la logique de l'école ne nous a pas accoutumés, que pour changer les effets d'une institution qui, dans ses commencements, fut le comble de l'iniquité, pour métamorphoser l'ange des ténèbres en ange de lumière, nous n'avons eu besoin que de l'opposer à lui-même, en même temps qu'au pouvoir, de l'entourer de garanties et de décapiter ses moyens, comme si nous eussions voulu exalter sans cesse, dans la propriété, l'absolutisme et l'abus ?

Ainsi c'est à la condition de conserver sa personnalité entière, son moi indompté, son esprit de révolution, que la propriété peut devenir un instrument de garantie, de liberté, de justice et d'ordre. Ce ne sont pas ses inclinations qu'il faut changer, ce sont ses œuvres ; ce n'est plus en combattant, à la manière des anciens moralistes, le principe de concupiscence qu'il faut désormais songer à purifier la conscience humaine ; comme l'arbre dont le fruit âpre et vert au commencement se dore au soleil et devient plus doux que le miel, c'est en produisant à la propriété la lumière, les vents frais et la rosée que nous tirerons de ses germes de péché des fruits de vertu. Notre critique antérieure subsiste donc : la théorie de la propriété libérale, égalitaire, moralisatrice tomberait, si nous prétendions la distinguer de la propriété absolutiste, accapareuse et abusive ; et cette transformation que je cherchais sous le nom de synthèse, nous l'avons obtenue, sans aucune altération du principe, par un simple équilibre.

P.-J. PROUDHON

THEORIE DE LA PROPRIÉTÉ (pages 208-210)
(Nouvelle édition des Œuvres de Proudhon)

En vente à la Librairie PUBLICO,
3, rue Ternaux, PARIS-11^e.

★ VARIÉTÉS

Georges BRASSENS au T N P

Au faite du coteau de Chaillot, dans le palais qui se dresse au-dessus de la ville, face à une perspective splendide que le fleuve coupe de son sillon argenté et que la charpente d'acier balafre comme d'un coup de sabre, Georges Brassens chante son chène. Et on se prend à rêver du poète récitant ses couplets archaïques sur cette colline encore parée de son manteau de verdure semée par le vent qui féconde la lyre du poète, et on imagine Villon frissonner en se glissant sous les branches qui se reflétaient d'antan dans la rivière et qui, sur un signe du prévôt, eussent sans fatigue, soutenu son maigre corps, on revêt en imagination Clément Marot et cherchant dans le corsage d'une princesse la rime à un rondeau, ou bien encore, le gros Saint-Amand et le petit Lignéres récitant des vers en l'honneur de la reine de Suède tout en buvant le petit vin blanc de Suresnes.

Mais le temple de l'art populaire dresse son marbre où autrefois se dressait le saule et le peuplier et Georges Brassens égrène les notes qui soulignent le vers dans un cadre à l'image des foules compactes qui s'y répandent. Pourtant, nymphe éternelle du poète, la « femme » se tient sur le devant de la scène, La « femme », c'est Juliette Gréco, mince silhouette noire que tache la blancheur d'un visage inspiré et qui chante Léo Ferré, Sartre, Mac Orlan, Béart, Gainsbourg, Bernard Dimey, avec un talent et une science dans l'interprétation qui n'appartient qu'à elle.

Prélude à l'apparition d'un faune ? Peut-être ! Encore que le jarret du poète soit droit et les biches de ses chansons peu farouches, et lorsqu'il arrive sur la scène, manipulant dans sa grosse et bonne patte, sa guitare comme le bûcheron manie la hache, on sent le public complice, conquis, prêt à le suivre dans son univers où les gros mots servent d'écran sans jamais choquer et atténuent les tristesses de l'existence déréglée par la sottise et la méchanceté des hommes.

Georges Brassens se défend de vouloir nous apporter « un message » et il a confié à un magazine à gros tirage les ennuis que lui causèrent sa chanson « Les tontons ».

C'est pour cela, sans doute, qu'après cet acte de contrition, le bon apôtre s'empresse de débiter son tour de chant par une bluette où il constate que « sitôt qu'on est plus de quatre, on est une bande de cons... » pour continuer sur le judicieux conseil de chercher sur le derrière des épouses des rédacteurs en chef, le complément aux faits divers de leurs journaux... et d'élever la voix pour nous faire part de sa suprême revendication : le droit de « passer sa mort en vacances, à l'ombre d'un parasol »...

C'est dire que le poète, dans toute sa plénitude, nous est restitué après une longue absence, sans n'avoir rien perdu de sa verdeur populaire, les canines intactes, avec sur son visage aux mille plis, ce populaire sourire maternel qui nous fait plutôt nous détourner vers le voisin que de nous

retourner vers une glace, lorsque l'instant du sourire est arrivé.

Brassens nous chante une douzaine de chansons nouvelles. Dans ce tour qui est marqué par une matière illustrée de celles des cours d'amour de son pays d'Occ, où les trouvères chantaient la douceur dans un langage qui aujourd'hui nous semble rude, il a intercalé de nombreuses autres chansons, choisies avec soin... « Cornes d'Auroch », « La Jeanne » par exemple et « La claire fontaine » qui lui confère une unité classique.

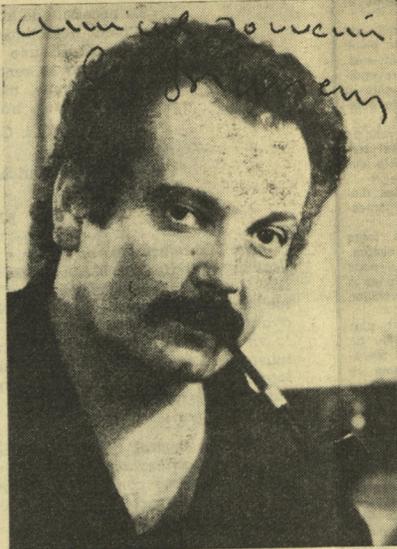
Brassens, à Chaillot, au T.N.P. ! Le chemin fut long pour celui qu'on poussait de force sur le plateau minuscule des « Trois Baudets », mais ce chemin a aidé les masses populaires à prendre acte du fait poétique. On a aimé Brassens pour son caractère insolite, en marge, pour sa révolte devant les mordes tabous, puis en y regardant de plus près, en savourant son œuvre, on a vu que tout cela était dit dans

une langue somptueuse et certains qui avaient la tête encore farcie d'exercices scolaires, se sont récriés : « Mais c'est donc cela la poésie ! » Et le vers leste, vengeur, auréolé de tout ce que nous aimons dans la nature a fait oublier l'alexandrin que nous avions reçu, comme de l'huile de ricin sur les bancs de la communale.

On va se ruer au T.N.P. pour voir Gréco, « la prêtresse noire » nous dit avec simplicité et modestie notre ami Georges en clignant son œil rieur, certes, mais surtout pour applaudir un homme qui nous a réconciliés avec « le malin ».

Nous savons déjà que l'immense théâtre sera trop petit pour contenir tous ceux qui voudraient l'entendre. Quel plus bel hommage... mais de toute façon, nous le reverrons « autre part »... Que cela console ceux qui restent parfois devant l'annonce au guichet : « complet ».

Suzy CHEVET.



★ DISQUES

Jehan Jonas

JEHAN JONAS, que nos amis parisiens connaissent bien pour l'avoir souvent applaudi dans nos fêtes, vient d'enregistrer son premier grand disque (Discap 33 tours LPS8).

Après avoir longtemps bagarré pour se faire entendre et pour vivre, JONAS entre enfin sérieusement en lice, il sera prochainement au programme du cabaret phare de la rive gauche, « l'Ecluse ». Nous aurons aussi le plaisir de le retrouver sur le plateau du XX^e gala de notre journal le 10 novembre prochain.

Ce disque contient douze chansons dont il est l'auteur et le compositeur. Dans certaines on sent percer des réminiscences de Ferré, nous ne lui reprocherons pas car il est impossible à un admirateur du grand Léo de ne pas suivre inconsciemment ce défricheur infatigable.

Il y a dans ce disque de la violence, certes, mais aussi de belles images parfois d'une haute teneur poétique.

« Le manège », et « sur les quais » doucement mélancoliques font ressortir la recherche musicale du jeune compositeur.

« Je t'ai promis » et « Chanson pour ma belle » nous montrent que JONAS sait aussi être tendre et ce, sans le secours du moindre sirop dont d'autres ont tant usé que la chanson d'amour en sombre dans un coma diabétique.

JONAS montre par ses qualités d'observation et une heureuse acuité que la carrière où il puise son matériau ne tarira pas de sitôt.

Dans « Comme dirait Zazie », « Chanson snob », « J'achète », « Mentalité française », « Quand tu seras vieux papa », « Saint-Antoine », « Chanson trop courte », « Je ne suis pas un mec sérieux », on sent des dons qu'enverraient bien des chansonniers chevronnés. Irrévérencieux et caustique à souhait, il a devant lui de quoi faire. Pour peu que sa muse ne le trahisse pas, nous avons là un artiste qui a su trouver sa place. L'accompagnement de l'orchestre Michel COLOMBIER est une belle réussite.

Vocalement très honnête, agréable à entendre, remerciements de ne pas être devenu un « mec sérieux », cela nous promet encore de bons disques et c'est tant mieux pour la chanson.

J.-F. STAS.

AU PALAIS DE LA MUTUALITÉ

24, rue Saint-Victor, PARIS (5^e)

JEUDI 10 NOVEMBRE, A 20 H 30

GALA ANNUEL du Monde libertaire

Un programme magnifique...

Retenez déjà votre soirée

Pour tous renseignements, téléphoner : VOL. 34-08 ou ORN. 57-89

LOUIS LECOIN : LA JUSTICE ET LA PAIX

Cette émission sera diffusée sur **France-Culture**, 348 m, relayé par les émetteurs régionaux et en modulation de fréquence, les 3, 4, 5 et 6 octobre 1966, de 19 h. 15 à 20 heures, quatre émissions sur Louis Lecoïn, avec le concours de nombreuses personnalités.

Première émission : le 3 octobre « Vérité, Justice et Paix ».
Deuxième émission : le 4 octobre « L'Apôtre de la Paix ».
Troisième émission : le 5 octobre « L'Homme face à la Société ».
Quatrième émission : le 6 octobre « La Liberté ou la Mort ».

Camp International 1966

MARTIGUES

Pendant les mois de juillet et août s'est tenu comme chaque année le Camping international organisé par notre camarade Bianco et nos camarades espagnols. Plus de 500 personnes y sont passées dont un bon nombre d'Anglais, de Hollandais, d'Italiens, etc.

Quelques discussions ont eu lieu autour des thèmes suivants :

- le Vietnam.
- l'autogestion.
- le Communisme Libertaire.

La plus animée fut celle qui avait pour objet la liberté sexuelle.

Signalons que l'année prochaine le camping aura lieu en Italie, organisé par des camarades de la Jeunesse Libertaire de Milan.

★ THÉÂTRE

à Sarah-Bernhardt : MARAT-SADE

M. Flornoy, député UNR comme chacun sait, briguerait-il le prochain ministère de l'information ? M. Tony Azzi, producteur de Marat-Sade, a-t-il voulu faire de la publicité à la pièce de Peter Weiss ou s'est-il vraiment senti offensé dans ses croyances lorsqu'il dit : « Quand, dans un théâtre, on me montre un prêtre dans la charrette des condamnés à mort jetant des hosties à la foule qui les piétine, moi, je crie à la profanation et je coupe la scène. Le producteur à la responsabilité morale, financière et artistique de l'entreprise : le metteur en scène n'est qu'un salarié interchangeable. »

Les descendants du marquis de Sade ont-ils honte de leur nom ? A la fin, prend-on les Français pour des imbéciles ou des mineurs sous-développés ?

Quand donc, la culture sera-t-elle vraiment libre ?

Ce pourrait être un exercice d'intellectuel, mais Peter Weiss est un révolutionnaire. C'est une orgie gestuelle délirante, véritable psychodrame et non sans lien avec le « Happening », qu'il nous présente.

L'opposition Marat-Sade, c'est-à-dire deux conceptions de la vie, deux conceptions de la Révolte et de la Révolution forme l'intérêt principal de la pièce. Mais la seule figure de prêtre par Michel Herbault, si elle ne semble que secondaire, donne une tout autre dimension au spectacle lorsqu'on sait que ce prêtre détroqué

est l'un des précurseurs de la pensée prouhonienne.

Malgré de nombreux morceaux de bravoure et la magnifique performance des acteurs condamnés depuis deux mois à simuler la folie, la mise en scène reste floue parce que trop chargée, donc trop dispersée.

Dans le rôle de Ch. Corday, Françoise Brion est admirable. C'est un rôle très délicat et très dur, elle s'en tire on ne peut mieux. Quant à Michel Vitold-Marat, celui-ci eut mieux fait de prendre quelques cours de diction. Je ne sais si la « musique » de Prodomides, rendait sa parole inaudible, ou si cela tenait à son rôle, toujours est-il que seule une attention soutenue à son seul personnage pouvait nous faire comprendre ses paroles.

On peut aimer ou ne pas aimer cette pièce, contrairement à certains protestataires, j'ai préféré la voir avant d'en parler.

KUGER.

Entouré de l'Equipe de l'Ecluse et de nos amis

Jehan JONAS

dédicacera son disque

Samedi 22 octobre

de 16 heures à 19 heures

au Cabaret l'Ecluse

15, Quai des Grands-Augustins, Paris (6^e) (Métro : Saint-Michel)

Au profit de notre journal

DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE du MOUVEMENT OUVRIER FRANÇAIS (1)

Tout critique honnête se sentira quelque scrupule à aborder l'examen d'un tel ouvrage.

D'abord, en raison de l'importance qu'il représente et de l'incalculable travail qu'il faut pour le réaliser.

Ensuite, devant la modestie de leurs auteurs qui, par la bouche de notre ami Jean Maitron qui en est le pivot, se sont excusés par avance des manques, des lacunes, des disproportions qu'il pourrait contenir, et ne revendiquant que le mérite d'avoir apporté des éléments à ceux qui par la suite voudraient le reprendre et le compléter.

Aujourd'hui le premier cycle qui va de la Révolution de 1789 à la naissance de la I^{re} Internationale est terminé, et il est permis de jeter une vue d'ensemble sur ses trois tomes considérables.

Effectivement ils contiennent des absences et des disproportions. Cela était inévitable étant donné le gigantesque de leurs proportions.

Peut-on attendre d'une fresque couvrant des murs monumentaux le ciselé et la précision d'une miniature.

C'est ainsi que l'on peut regretter (pour ce qui nous intéresse), qu'il n'ait été accordé que quelques lignes à Leclerc et Claire Lacombe qui jetèrent dans la Révolution de 1789 les prémices des idées anarchistes.

En revanche il a été donné un développement plus complet de Jacques Roux et de Varlet ce prédateur de l'échec de la Révolution qui prophétisait : « Quelle monstruosité sociale, quel chef-d'œuvre de machiavélisme en effet que ce gouvernement révolutionnaire. Pour tout être qui raisonne Gouvernement et Révolution sont incompatibles, à moins que le peuple ne veuille constituer ses fondés de pouvoir en permanence d'insurrection contre lui-même, ce qu'il est absurde de croire. »

D'un point de vue plus général pourquoi avoir exclu Desmoulins, Danton, Brissot, Vergniaud, Roland, Mme Roland, lorsqu'on fait place à Robespierre, Saint-Just et Couthon ?

Les préférences ne devraient pas jouer dans un dictionnaire biographique, et, toutes les écoles ou partis devraient y figurer quitte à ce qu'il soit fait sur ceux qui les composent toutes les réserves qui s'imposent.

Je me suis étonné aussi de l'absence de Bakounine, dont l'action lors de la commune de Lyon justifiait sa place dans une biographie du mouvement ouvrier français. Je sais bien que sur un tel homme on risquait d'en dire trop ou pas assez :

Trop étant donné le rôle qu'il a joué en France, pas assez étant donné la vie et la pensée du théoricien et de l'homme d'action qu'il fut.

Jean Maitron à qui j'en faisais part, m'a signalé qu'une biographie du mouvement ouvrier international faisant suite à celle du mouvement ouvrier français, réparerait cette omission en faisant à Bakounine la part qu'il mérite.

Le deuxième cycle et ceux qui suivront, d'une part plus proches et plus familiers pour nous, d'autre part dessinant plus nettement les frontières du mouvement ouvrier, ne manqueront pas non seulement d'égaliser ces trois premiers tomes, mais encore de les surpasser et de mettre aux mains de tous les militants une extraordinaire documentation sur une lutte qui leur est chère.

Lutte dressant l'homme de toute éternité face à l'ordre social du moment qui l'opprime et le paralyse et qu'il ne peut dépasser qu'en le brisant.

Lutte qui, économique ou politique, paysanne ou rurale, porte le sceau d'une même paternité, d'un même besoin, d'un même élan : La Liberté.

Maurice LAISANT.

(1) En vente à notre librairie.

LA VÉRITABLE ARME ABSOLUE

« Dès que la classe ouvrière aura découvert qu'elle peut très facilement nous surpasser en culture comme en vertu, c'en sera fait de nous. »

Mais si elle n'en prend pas conscience, c'est là surtout que c'en sera fait de nous. »

NIETZSCHE.

Dans les pays prospères, les véritables maîtres de l'économie sont, à condition qu'ils en prennent conscience, les consommateurs, et leur moyen d'exercer la puissance est : le refus de consommer, la grève des achats.

Version occidentale de la non-coopération gandhienne, la grève des achats, du fait de l'importance dans nos pays de ce que l'on pourrait appeler la marge de privation, est l'arme absolue de « la politique la plus habile, celle de l'honnêteté », et si les travailleurs, les démocrates étaient suffisamment instruits dans la connaissance théorique de cette arme nouvelle, il leur suffirait de la présenter dans tout son dispositif d'attaque, à l'adversaire, pour ne pas avoir besoin de s'en servir.

Tous ceux qui luttent pour la Paix, la justice sociale, la liberté, doivent préparer des MENACES de boycott de tout ce sur quoi l'Etat perçoit le plus de taxes : essence, alcool, tabac, viande, etc., cinémas, cafés, bars, P.M.U., loterie nationale, etc. (à quoi il conviendrait d'ajouter les périodiques, les journaux, qui ne participent activement à cette façon d'inciter les gens à se mêler de ce qui les regarde). Ils exerceront de la sorte des pressions auxquelles aucune puissance d'argent, aucune démagogie, aucune faction ne pourra rien opposer.

LA GRÈVE DES ACHATS EST LA FORCE DE DISSUASION DE TOUS LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ !

Robert SAPIN.

A PROPOS

du livre « Eros et Civilisation »

« La nécessité de travailler est un symptôme névrotique. C'est une béquille. C'est une tentative de l'homme pour se rendre valable à ses propres yeux, même s'il n'est pas nécessaire de travailler. »

C.B. CHILSTOLM.

« Le ciel s'est enrichi des dépourlus de la terre. »

BAKOUNINE.

Dans l'introduction à son livre « Eros et Civilisation » (1) Herbert Marcuse indique qu'il utilise les catégories psychologiques, car actuellement elles deviennent politiques. Notre époque ayant tendance à être naturellement totalitaire, la vie privée se transmue en militarisation quotidienne. Il s'agit donc beaucoup plus de « développer le contenu sociologique et politique des catégories psychologiques » que la méthode psychologique elle-même.

Le thème central que l'auteur développe est l'idée d'une civilisation non répressive, idée qu'il indique lui-même comme peu sérieuse actuellement, car tout concourt pour les intérêts qui prolongent la domination.

Marcuse reprend les thèses de Freud au niveau critique. Jusqu'à présent, les successeurs de Freud (en en exceptant sans doute Reich) ont vu dans ses thèses « le principe de réalité » écrasant « le principe de plaisir » au nom justement de cette « civilisation ». Le libre déterlement des instincts (sexuels) remettant en cause son fondement même : « Par conséquent, il (Freud) a considéré une civilisation orientée vers la réalisation du bonheur comme une catastrophe, comme fin de la civilisation. Pour Freud, un gouffre énorme sépare la liberté et le bonheur réels de la pseudo-liberté et du pseudo-bonheur qui sont pratiqués et prêchés dans une civilisation répressive. » Comme le disait Freud « le bonheur n'est pas une valeur culturelle ».

Marcuse, dans sa critique du révisionnisme néo-freudien, souligne la contradiction actuelle entre thérapeutique et théorie psychanalytique :

« En conséquence, les vues critiques de la psychanalyse ne prennent toute leur force que sur le terrain de la théorie, et peut-être particulièrement là où la théorie est la plus éloignée de la thérapeutique, dans la « métapsychologie » de Freud. » Car actuellement la thérapeutique n'est basée que par rapport au « principe de réalité » de la société répressive, c'est-à-dire le rendement (travail). Marcuse reprend le thème en sens inverse, le « principe de plaisir » devenant réalité (aspect ludique réalisé) ; la non-répression engendrant le qualitatif de l'existence au lieu du quantitatif (marchandise). A partir de là, les moments de l'existence acquièrent une qualité dans l'unique au lieu du répétitif quotidien de la société du rendement. Le « principe de réalité » de la « civilisation » actuelle l'a amenée à un tel niveau de productivité que le temps de travail aliéné pourrait être réduit, mais : « La société industrielle avancée est mobilisée en permanence contre cette possibilité. »

Le seul domaine où le qualitatif prend barre sur le quantitatif est l'art, par son contenu non réaliste (dans le sens du rendement) il représente l'ordre de la sensibilité, logique de la satisfaction qui s'oppose à celle de la répression. Son état supérieur étant contenu dans le « vécu » du jeu : « Cet instinct n'a pas pour but de jouer « avec » quelque chose ; il est plutôt le jeu de la vie elle-même ; au-delà du besoin et de la contrainte extérieure, il est la manifestation d'une existence sans peur ni angoisse, et ainsi la manifestation de la liberté elle-même. » L'« Art », étant plus proche des activités de jeu qu'une autre production indique une direction : « Ainsi c'est le but et non le contenu qui fait qu'une activité est jeu ou travail », par là même : « La transformation des conditions sociales créerait donc une base instinctuelle pour la transformation du travail en jeu. »

Mais, l'apparition de la culture de masse nous dirige plus vers « la force dans la joie », stade suprême des rapports humains réifiés que vers une civilisation non répressive.

GUY ANTOINE.

(1) Eros et civilisation (collection Arguments), les Editions de Minuit.

ERIC J. HOBSBAWN :

Les primitifs de la révolte dans l'Europe moderne

Ce livre s'attaque à un terrain vierge ou presque, l'histoire des mouvements prolétariens avant Marx — avant Marx, non pas chronologiquement mais dans une hiérarchie ascendante miraculeusement révélée à l'auteur. Il traite ainsi aussi bien de l'anarchisme en Andalousie que de la Makhnovschina.

Il faut crier au scandale, l'auteur, se réclamant du marxisme, fait preuve d'un parti pris monumental, juge les événements, les commente avec un aplomb peu commun ; on ne peut décidément pas faire confiance au matérialisme historique et encore moins le considérer comme une science.

Après une introduction, où il indique clairement ses mauvaises intentions, Hobsbawn traite des différents types de « bandit social » et s'associe aux pires colomnies il y range Makhno et affirme « qui oserait encore croire que, malgré tout le génie de son chef pour la guérilla, la Makhnovschina ukrainienne de 1918 à 1921 eût pu connaître autre chose que la défaite, quel qu'ait été le vainqueur de la révolution russe ».

Après un coup d'œil sur les « mafias », il étudie, sous le qualificatif de millénarisme : Lazaretti, l'anarchisme andalou et les « fasci » siciliens. Dans ces mouvements, il ne voit qu'une issue positive : leur modernisation et pour lui celle-ci « ne se produit pas, ou se produit lentement et de façon incomplète si elle est laissée à l'initiative des paysans. Par contre elle est couronnée de succès lorsque le mouvement millénariste fait partie d'un système possédant une idéologie et un programme reçus de l'extérieur ». Ici Hobsbawn a sans doute oublié de citer les « niveleurs » qui ont dû recevoir leur programme de Marx, il aurait également tiré grand profit d'une longue réflexion sur quelques thèses de Korsch relatives au matérialisme historique.

Quittant les champs pour la ville, l'auteur passe à l'étude des foules urbaines et de leurs émeutes dues à la populace qui « n'avait de programme positif que la haine des riches et un certain égalitarisme à relents anarchistes. Car l'anarchisme lui-même n'offrait pas de solution positive [...] La seule solution que l'anarchisme primitif ait proposée pour la cité, c'est sa destruc-

tion, solution que les paysans anarchistes peuvent rechercher, mais que les pauvres de la ville, de par leur situation même, ne peuvent que rejeter ».

De tout cela il y a une leçon à tirer : les historiens marxistes sont des valets, qu'ils traitent de la Commune, de la révolution russe ou des « primitifs » andalous, ils n'ont qu'une intention : se montrer qu'ils ont raison et que le sens de l'histoire, s'il existe, est le leur — et en passant taper un peu sur l'anarchisme qui, selon Hobsbawn « est un cas exceptionnel dans l'histoire des mouvements sociaux, celui d'un échec total ».

On peut conclure en souhaitant à Hobsbawn de rejoindre quelques-uns de ses collègues marxistes dans « les bouelles de l'histoire » et on peut également espérer que des travaux honnêtes viendront bientôt compléter les rares existant sur des sujets aussi importants pour l'histoire du mouvement ouvrier que la guerre des paysans en Allemagne, la révolution anglaise ou les communes de Castille.

Antoine LATAQUE.



L'Affaire Ben Barka

(Édité par le Comité pour la vérité sur l'affaire Ben Barka)

La plaquette qu'a éditée le Comité Ben Barka et qui vient après d'autres ouvrages publiés sur ce sujet, a le mérite de condenser en quatre-vingts pages tout ce qu'il faut connaître sur un crime crapuleux qui eut pour chef d'orchestre Oufkir, le fils numéro un du sinistre roitelet du Maroc.

La première partie de ce document est composée d'une biographie sommaire du leader marocain. La plupart d'entre nous ne connaissent Ben Barka que par ce que leur en avaient appris de rares coupures de journaux. A la lecture de cette brochure, il nous apparaît comme un de ces nombreux chefs nationalistes qui sont éclos sur l'empire colonial en décomposition. A travers une mince couche de socialisme, il s'est consacré à la libération de son peuple sans vraiment remettre en cause les structures économiques dont l'Etat avait doté ses territoires d'outre-mer. Son ambition semble avoir consisté à créer une classe dirigeante autochtone pour remplacer le cadre colonial. Nulle part nous ne le voyons affirmer une volonté de bouleverser l'économie du profit. En somme il n'est pas très différent de Ben Bella ou de Bourguiba.

Il est vrai que ces derniers temps dans un article de « Combat » notre ami Daniel Guérin a retouché ce portrait, accentuant son caractère anti-impérialiste, progressiste. Ce sont les formules choc de notre époque. Encore faut-il examiner le contenu de ces formules avant de se prononcer.

De toute façon, c'est la seconde partie de cet ouvrage qui nous intéresse, car elle nous concerne tous. Elle relate dans tous leurs détails des faits que nous connaissons déjà. Elle met en lumière la constitution de cette association de malfaiteurs qui avait pour but d'enlever et de faire disparaître Ben Barka. Elle est précieuse en ce sens qu'elle est un document irremplaçable pour démontrer le mécanisme qui permet à la pègre politique de recruter des hommes de main pour un mauvais coup. En ce sens, elle débouche la personnalité de la victime et pose le problème des mœurs politiques du régime.

Cette brochure a été éditée par un comité composé de personnalités diverses, et la lecture de ces noms laisse rêver. On se demande pourquoi on voit figurer dans ce comité des noms de gaullistes de gauche qui se sont bien gardés de protester lors de l'enlève-

ment d'Argoud, une affaire similaire qui, elle, s'est mieux terminée, ou celui d'Aragon et de quelques autres qui, au cours de leur longue et infecte carrière, ont couvert des crimes encore plus effroyables.

MA VIE

(par Léon Trotsky, Gallimard)

« Ma vie » de Léon Trotsky, ouvrage qui vient d'être publié en livre de poche, mérite d'être sorti du commentaire réservé aux collections populaires pour deux raisons. La première c'est que cette réimpression touchera des générations nouvelles pour lesquelles l'ouvrage n'était plus qu'un titre parmi d'autres, la seconde c'est que justement le temps et la distance permettent aujourd'hui d'examiner cette œuvre de façon plus décontractée et avec une objectivité qui écarte les passions ou profit de la raison.

Et tout d'abord débarrassons-nous de quelques évidences. Trotsky est un grand écrivain, probablement avec Victor Serge le seul véritable écrivain d'une période qui fut riche en théoriciens et pauvre en hommes d'action sachant s'élever au-dessus du style de professeur. Enfin l'ouvrage qui englobe une vie survole la naissance, l'épanouissement et le déclin de la seule expérience d'application d'un marxisme pratique.

Mais ce qu'on trouve à travers cet ouvrage, ce qui est d'une extrême importance, c'est un type d'homme nouveau créé de toutes pièces par un système et son éthique et réagissant exclusivement en fonction du but proposé, le militant professionnel. Trotsky ne travaillera en réalité jamais. Il ne sera jamais mêlé au milieu ouvrier. Militant révolutionnaire il sera nourri par la révolution et même lorsque l'appareil le rejettera, ses travaux littéraires qui le feront vivre seront tous imprégnés de cette manière de voir qui est celle de sa classe, les militants professionnels, qui n'a en réalité rien de commun avec les réactions de cette fameuse base, dont pourtant il se réclamera constamment. Son récit est passionnant, et il nous apprend à connaître certains aspects de la révolution russe. Certains aspects seulement, c'est-à-dire ceux qui coïncident avec sa théorie. Ainsi il nous parle longuement de l'intervention des marins du Cronstad,

les premiers jours de la révolution d'octobre, mais il ne nous dira pas un mot de l'écrasement de ces mêmes marins par la contre-révolution qu'avec Lénine il impose à un parti organisé comme une caserne. Il règle ses comptes avec les alliés de Staline, qui, d'ailleurs, finiront tous dans les caves du Kremlin et là le génie de l'écrivain éclate à travers un style à la fois savoureux et puissant.

Ce livre de Trotsky qu'on peut placer entre les commentaires de César et les Mémoires du cardinal de Retz, doit être lu attentivement, car il est, certainement sans le vouloir, la condamnation sans appel sur un homme, le professionnel de la révolution marxiste, qu'on le nomme d'ailleurs Trotsky, Lénine ou Staline, car cet homme déshumanisé devient une machine effroyable destinée à broyer l'homme sur l'hôtel du système.

COLLECTIONS POPULAIRES

■ **Récits de Pouchkine** (L.P.). Ces courts récits du grand écrivain marquent le début de la littérature romanesque russe. L'un d'entre eux, « La fille du Capitaine », qui inspira à Tolstoï « La Guerre et la Paix », est également la première œuvre qui met en scène les paysans pauvres et leurs rapports avec les fonctionnaires de l'Empire.

■ **La guerre du Péloponèse**, de Thucydide (L.P.). Voici le plus ancien des ouvrages écrits sur l'histoire de la révolution. Ce livre long et ennuyeux fins sur l'importance de sa forme narrative, qui sera reprise par les autres historiens, en donnera le ton pendant deux mille ans. L'auteur nous conte les guerres à travers les héros et les notables sans que jamais le peuple ou l'économie interviennent réellement dans la décision.

■ **Maternité et biologie** (Idées), Jean Rostand. Dans ce livre Jean Rostand a entrepris de nous conter l'histoire de l'évolution de la connaissance et des recherches entreprises par les hommes depuis l'Antiquité pour comprendre la création, la maternité, la création. C'est passionnant. Par petite touche légère le grand biologiste ne manque pas de nous signaler au passage le frein que jouèrent les morales et les religions dans cette marche difficile vers la connaissance.

■ **Becket** (L.P.), d'Anouilh. Dans cette pièce, qui se lit comme un roman, Anouilh, dans un décor médiéval et à travers des personnages historiques, dresse, face à l'honneur de Dieu et l'honneur du roi, l'honneur de l'homme.

■ **La gorgone**, de Victor Marguerite (L.P.). Voici l'ouvrage « fameux en son temps » d'un écrivain qui passa un instant, on ne sait trop pourquoi, pour l'un des nôtres. Il s'agit d'un récit, qui par la médiocrité de la littérature issue de la guerre. En le relisant les hommes de ma génération évoquent bien des souvenirs, dans la décision.

■ **Le temps des secrets**, par Marcel Pagnol (L.P.). Voici le troisième volet des souvenirs d'enfance d'un écrivain de théâtre que ses souvenirs ont placé au premier plan de la littérature consacrée aux souvenirs de jeunesse. Dans cet ouvrage l'auteur nous conte, avec son entrée au lycée, ses premiers amours. C'est délicieux.

■ **Trois contes**, de Flaubert. Contrairement à ce qu'il a été écrit, je pense que le troisième conte de ce recueil donne au livre toute sa valeur. « Hérodiade », qui reprend l'histoire de la décollation de saint Jean-Baptiste et dont le morceau de bravoure est la danse de Salomé, ne possède pas les lourdeurs de « Salammbô ». L'écrivain a su, en particulier, reconstituer l'incroyable intolérance des sectes religieuses qui se disputent les faveurs d'Hérodiade. Après d'eux l'occupant romain excédé semble représenter la sagesse dans un monde de tous.

■ **Journal des années noires**, par Jean Guéhenno (L.P.). Journal un peu confidentiel d'un écrivain sans grand moyen, ce journal a l'avantage de nous faire voir les ennuis du peuple de Paris. L'écrivain ne nous dit strictement rien de ce que nous sommes curieux de connaître. Mais ce rien a une importance capitale, car c'est la vie de millions d'hommes pendant quatre ans.

Librairie PUBLICO

Demandez-nous vos livres, vos disques.

Vous ne les paierez pas plus cher et vous nous aiderez
3, rue TERNAN, Paris (11^e)
C.C.P. Paris 11289-15
Téléphone : VOLTAIRE 34-08

Les frais de port sont à notre charge
« Pour tout envoi recommandé, ajouter 1 F au prix indiqué. »

C.A. Bontemps vient d'édition un disque dont PUBLICO assure la diffusion.
33 tours, 15 francs.
— Discours sur « Eloge de l'égoïsme ».
— Poèmes dits par l'auteur.

Disques album : 98 F.
Coffret 3 disques
« **Présence d'Albert Camus** »
textes et commentaires dits par l'auteur
Disque diffusé par le M.C.A.A.
Jean Rostand accuse !...
8 francs

Brochure 1 F
Albert Camus et le syndicalisme par Maurice JOYEUX

Collection : poètes d'aujourd'hui 6,90
Lanza del Vasto par Armand de MAREUIL
Boris Vian, par Jean CLOUZET
Camus, par André NICOLAS
Gaston COUTE 28,80
L'Enfant perdu de la révolte

Théâtre de Peter WEISS .. 3,27
La persécution et l'assassinat de Marat
Fables, de Jean ANOUILH .. 2
Shakespeare dramaturge élisabéthain 4,80

Pour comprendre le problème de l'apartheid :
— L'Afrique des Afrikaaners —
Ania FRANCOIS
20 F

Le racisme devant la science publié par UNESCO 21
Seconde lettre ouverte aux Algériens, de BOUDIAF 1
La révolution permanente TROTSKY 2,90
De l'esclavage à la liberté René VILLARD 5,50
La nouvelle économie FREOBRAJENSKY 17,60
Le syndicalisme en péril B.-J. WIDICK 11,40
Le compagnonnage du Moyen Age à nos jours 20
Budapest 1956 par F. FEJTO 6,90

Collection « Pensées et action »
Henri DAY
Socialisme et liberté, L'Internationale de 1864, Bakounine, aspects de sa vie et de son œuvre, L'Inde, La servitude volontaire.

Oppression et liberté Simone WEIL 12
Maternité et biologie Jean ROSTAND 2,90
Les minorités érotiques Dr Lars ULLERSTAM 18,50
La contraception devant l'amour Dr L. WEIL HALLE
L'amour après 60 ans Dr Isidore RUBIN 14,90
Majorité sexuelle de la femme Dr P. et E. KRONHAUSEN 15,40
Sociologie de la sexualité Helmut SCHELSKY 4,80

Livres en langue italienne

Camillo Berneri :
Pietrogrado 1917, Barcelona 1937.
Victor Garcia :
L'Internazionale Operaia .. 7,50
V. Richards :
Insegnamenti della rivoluzione spagnola 7,50
Malatesta :
Scritti scelti 7,50
Luigi Fabbri :
Malatesta 7,50
K. Mühsam :
Il calvario di Erich Mühsam 5
Pietro Arsenov :
Storia del Movimento Massimista 10
Brochures Berneri, Kropotkine, Merlino, Masini.

HISTOIRE DES IDEES

A ALBERT CAMUS :
Ses amis du livre 5
Camus par lui-même, de Morvan Lebesque 4,80
ANGEL P. :
Essai sur G. Sorel 9
BERNSTEIN E. :
Ferdinand Lasalle 7
BERTH E. :
Les méfaits des intellectuels 10
Du « Capital » aux « Réflexions sur la violence » 6
Les derniers aspects du socialisme 4
BOURDET Y. :
Communisme et marxisme, 8,50
BOURGEOIS N. :
Les théories du droit international chez Proudhon, 6
BRIGUET J. :
Agricole Perdiguer, compagnon du tour de France 1805-1875 18

DERY :

Inure Nagy (la révolution hongroise) 16,50

DESSAL M. :

Un révolutionnaire jacobin, Charles Delescluze 18

Bianchi et l'opposition révolutionnaire à la fin de second Empire 11

Hommes et choses de la Commune 4

Jacques Roux, le curé rouge 1,80

Sylvain Maréchal l'égalitaire 9

L'enseignement, l'enfance et la culture sous la Commune 7,98

Le curé Meslier 30

GRANT G. :

Pour connaître la pensée de Proudhon 3,90

GUERIN DANIEL :

La lutte de classes sous la 1^{re} République 1793-1797 (2 vol.) 12,50

HEM DAY :

Hommage à G. Eckhoud, 3
William Godwin, philosophe de la justice et de la liberté 3
L'Internationale de 1864 8
Journal de la Commune de 1871 (le) 32

JACQUES JULLIARD :

Clemenceau, briseur de grèves 4,80

MARX KARL :

Le manifeste du parti communiste 2

MAZARUIC :

Babeuf et la conspiration du silence 8

MORTON A.-L. :

L'utopie anglaise 17,10

PERDIGUER A. :

Mémoires d'un compagnon, 4,50

POPERIN M. :

Syndicats et luttes ouvrières au pays d'Anjou, 5,70

PROUDHON :

Lettres à sa femme 3,70
Lettres au citoyen Rolland 3,10

ROMAIN R. :

Mahatma Gandhi 6

ROUGERIE J. :

Procès des Communistes 4,80

VICTOR SERGE :

L'an I de la révolution russe 27

DE L'ABSOLU A L'ABSURDE

par Maurice FAYOLLE

I. — L'ABSOLU

Dès qu'un embryon d'intelligence s'éveille chez l'animal à stature verticale, ce qui fut de lui un être pensant, notre lointain ancêtre se posa une question : « Pourquoi suis-je ? » Dès lors, de toute son inquiète curiosité éveillée, il se mit à la recherche de « quelque chose » qui justifie et explique sa présence sur la Terre.

De cette exigence de l'esprit humain naquit la philosophie, dont la religion fut la première et balbutiante expression. À ce premier stade, l'Homme érigea l'inconnaissable qui l'entourait en un Absolu qui le dépassait. Un Absolu qui fut déifié sous trois formes différentes : d'abord sous l'aspect des éléments naturels : l'eau, le feu, le vent, la tempête, l'orage ; puis dans les signes visibles du cosmos : le Soleil, la Lune, les étoiles, les comètes ; enfin, dans des formes terrestres et vivantes : animales (religion égyptienne) ; humaines et multiples (religion païenne) ; très spiritualisées (religions hindoue et chinoise) ; humaine et unique (religion judéo-chrétienne).

Enfin, la religion se dépassa (ou, plus exactement, fut dépassée) à partir du moment où fut niée, non pas l'Absolu, mais sa seule expression divinisée. Dès lors, la théologie ne fut plus que la branche déiste de la philosophie : l'athéisme, le rationalisme, le matérialisme vinrent transformer le monologue des théologiens en un multi-dialogue diversifié à l'extrême. Sans cesser d'être un Absolu, le « quelque chose » qui dépassait, qui était « au-dessus » de l'Homme, qui devait le justifier et l'expliquer, prit des aspects différents, contradictoires. Cette intrusion de théories concurrentielles pour exprimer l'Absolu obligea alors les théologiens à expliciter leur divinité avec des arguments nouveaux. D'où les travaux du père Teilhard de Chardin pour renouveler la théologie et dont les effets secouent aujourd'hui l'Église tout entière.

« L'aggiornamento », qui consiste à nous présenter un dieu moderne, « progressiste », moins primitif que celui que nous enseigna le catéchisme de notre enfance, serait pour nous, tout au plus, une comédie plaisante, si, de curieuse manière, cet effort « d'adaptation » n'excitait l'intérêt de certains dialecticiens. Pourquoi ? Parce que théologiens et dialecticiens ont ceci de commun : la croyance en un Absolu. Que celui-ci soit, pour les premiers, un Dieu créateur, ou, pour les seconds, une Matière qui enfante l'Histoire, le « quelque chose » qui dépasse l'Homme et le dirige n'est ni par les uns, ni par les autres : c'est là leur parenté, le lien qui les unit par delà leur définition divergente de l'Absolu. Et tout l'effort de la philosophie, jusqu'à ce jour, a consisté, d'une part, à affirmer l'Absolu et, d'autre part, à préciser ses rapports avec l'Homme.

Or, l'Absolu, personnalisé dans un Dieu ou impersonnalisé dans la Matière, est toujours IDENTIQUEMENT l'expression d'un concept de cause, d'une force créationnelle, omnipotente et tutélaire, à qui l'Homme est soumis par des lois — divines ou historiques. Dès lors, les deux branches adverses de la philosophie se rapprochent sur des chemins non confondus, mais étroitement parallèles : toute cause appelle un effet. A concept de causalité (toujours inexplicable) s'ajoute NECESSAIREMENT un concept de finalité (différente selon les uns ou les autres, mais toujours généreusement explicitée).

Incapables de répondre à la question : « Pourquoi suis-je ? », c'est-à-dire d'expliquer logiquement la présence humaine sur la Terre, théologiens et dialecticiens ont voulu du moins la justifier en donnant à la Vie une direction sous l'égide d'un Absolu (doté pour la circonstance et gratuitement d'une intention) : d'où

les perspectives ouvertes sur les Paradis, céleste pour les déistes, terrestre pour les matérialistes.

Ainsi, saint Thomas d'Aquin et Karl Marx se rejoignent au carrefour des finalités, non pour donner à l'Homme une raison de vivre, mais seulement pour justifier sa vie (et, surtout, sa mort) en fonction du but à atteindre. Ce qui les conduit, l'un et l'autre, à nier le présent au nom d'un futur mythique, sous l'égide d'un Absolu qui règle, dirige, conduit.

II. — L'ABSURDE

Mais voici que surgissent Sartre et, surtout, Camus qui, non contents de démythifier l'Absolu, le nient purement et simplement, désarticulant ainsi tous les savants échafaudages philosophiques par qui se justifiait et se finalisait la vie humaine : à l'Absolu, ils opposent l'Absurde. L'Absurde où se diluent toute explication, toute justification, toute finalité.

Dans le Mythe de Sisyphée, Camus démontre que l'Évolution, avec un grand E, n'est qu'un mythe comme celui de l'Absolu, d'où il tire sa substance. Et ce dégonflage dégonfle celui d'une Histoire historique, d'une Histoire qui part d'un point donné pour arriver à un point déterminé.

Désormais, la vie humaine ne peut plus se justifier : ni sur le plan divin (négation de la divinité tutélaire), ni sur le plan matériel (négation d'une Histoire déterminée, donc dirigée vers...). Mais l'essence même de l'Absurde est précisément un refus formel de toute justification : seuls veulent se justifier, ou celui qui a quelque chose à se reprocher (le « pécheur » des déistes), ou celui qui a peur (l'esclave et le prolétaire des matérialistes).

La philosophie est ainsi arrivée à un point où elle se détruit elle-même — comme la théologie était arrivée au stade où elle s'est détruite pour se fondre dans la philosophie.

La théologie antique justifiait l'Homme par un Absolu divinisé, la philosophie moderne par un Absolu matérialisé : l'Absurde va contraindre l'Homme à se chercher, non plus une nouvelle justification, mais ses propres raisons de vivre.

L'Absurde ouvre-t-il la voie à une nouvelle philosophie se dépassant elle-même pour se fondre dans un ensemble plus vaste ? Sartre en a tenté l'essai et ce fut un échec. Camus, moins ambitieux et, sans doute, plus raisonnable, s'est contenté d'exprimer la réalité nouvelle et d'ouvrir des perspectives.

Sans un Absolu qui la justifie, la vie est absurde : donc pourquoi vivre ? La conclusion conduit au suicide. Mais en quoi la mort serait-elle moins absurde que la vie ; alors, pourquoi mourir ? Ainsi, Camus conclut-il que, privé de l'Absolu-Dieu comme de l'Absolu-Matière l'Homme est condamné à vivre.

C'est-à-dire que l'Homme, renonçant à justifier son existence, devra créer lui-même ses propres raisons de vivre : l'Absurde ne débouche pas sur le désespoir, mais sur la lucidité. Et le cycle est ainsi bouclé : parti de l'Homme aux heures lointaines où s'éveillait son esprit, le raisonnement revient vers l'Homme après s'être égaré dans l'infini des Absolus.

L'Absurde élimine de la philosophie ce qui était sa principale substance : le pourquoi de la vie. Ce qui rend inutile la réponse : le parce que... Mais l'Absurde n'élimine pas le comment en écartant les explications fumeuses d'un Absolu tutélaire, Dieu ou Matière, elle rend au contraire cette recherche plus impérieuse.

L'Homme a-t-il été créé par Dieu ou par la Matière ? Pourquoi et dans quelle finalité ? Laissons les théologiens nouvelle mode et les dialecticiens nouvelle vague se confronter en

de savants colloques renouvelés de la fameuse controverse sur le sexe des anges : dans ce débat, l'Homme n'a de choix qu'entre deux servitudes : se soumettre aux lois divines ou se soumettre aux lois historiques ; de choix qu'entre deux prisons : le paradis céleste réglementé par Dieu ou le paradis terrestre réglementé par Marx.

L'Absurde libère l'Homme de ces servitudes et de ces mirages en le libérant des Absolus qui le dépassent et l'aliènent. L'Absurde donne ainsi une nouvelle dimension à la Liberté en restituant à l'Homme sa pleine et entière responsabilité créationnelle.

C'est ici que se situe le point de rupture entre la philosophie de l'Absolu et celle de l'Absurde : l'Homme créé par Dieu est l'esclave de la volonté divine ; l'Homme créé par la Matière est le prisonnier de l'Histoire. En démolissant le mythe de l'Absolu, l'Absurde libère l'Homme de toutes ces entraves et le rend disponible : c'est, en même temps qu'un refus de toutes soumissions et de toutes justifications, un refus de sacrifier un présent existentiel à un avenir mythique, céleste ou terrestre.

III... — CONCLUSIONS

Ce bref essai veut démontrer ceci : c'est au nom d'un Absolu divinisé que la chrétienté a exterminé des millions d'êtres humains au mythe d'un paradis céleste ; c'est au nom d'un Absolu matérialisé que le marxisme a sacrifié des millions d'êtres vivants au mythe d'une future société parfaite.

Tous les Absolus, qu'ils se réclament de Dieu ou de l'Histoire ne sont que des mirages où vont s'anématiser les masses humaines comme des papillons tournoyant autour de la flamme meurtrière jusqu'à ce que celle-ci les volatilise. Tous les Absolus finissent, tôt ou tard, par sécréter des Torquemada ou des Staline.

Laissons Dieu dans son Olympe céleste et ses disciples dissertar sur Terre de ses prétendues lois ; le règne des religions s'achève. Mais il n'est pas vrai que l'Histoire, à l'instar de Dieu, ait ses propres lois, qu'aurait révélées au monde le prophète Marx. Il n'est pas vrai que l'Histoire s'inscrive dans une trajectoire déterminée qui conduirait fatalement l'Humanité du point A au point Z : toute l'histoire des civilisations s'inscrit en faux contre ce prétendu déterminisme, contre ce schéma par trop simpliste.

Cela ne veut pas dire que Marx se soit trompé ; bien au contraire, il a analysé avec une géniale lucidité l'Histoire de son époque. Mais son tort a été de vouloir tirer des lois générales de l'étude d'un moment de l'Histoire. Un moment à nul autre semblable, qui n'a pas de précédent et ne se renouvellera pas. Et c'est ainsi que les prophètes de l'Absolu, à échéance, lorsque leurs théories triomphent, deviennent des criminels dans les personnes de leurs disciples.

L'Histoire se renouvelle constamment. Les civilisations se succèdent sans s'enchaîner les unes aux autres. Et chacune recommence l'éternel cycle : le fameux rocher que Sisyphée remonte sans cesse. Parce qu'il est dans la nature de l'Homme de lutter. Mais chaque époque historique a ses lois propres qu'il est impossible de généraliser. La Matière est bien le matériau dont se construit l'Histoire : mais ce matériau, c'est l'Homme qui l'emploie — et d'une manière chaque fois différente.

L'Absurde libère l'Homme en détruisant toutes les murailles que les Absolus avaient dressés sur sa route. Mais il ne lui trace pas de voie et n'a pas à en tracer : c'est à l'Homme, enfin libéré des entraves divines et historiques, de créer sa propre Histoire.